

EXCELSIOR

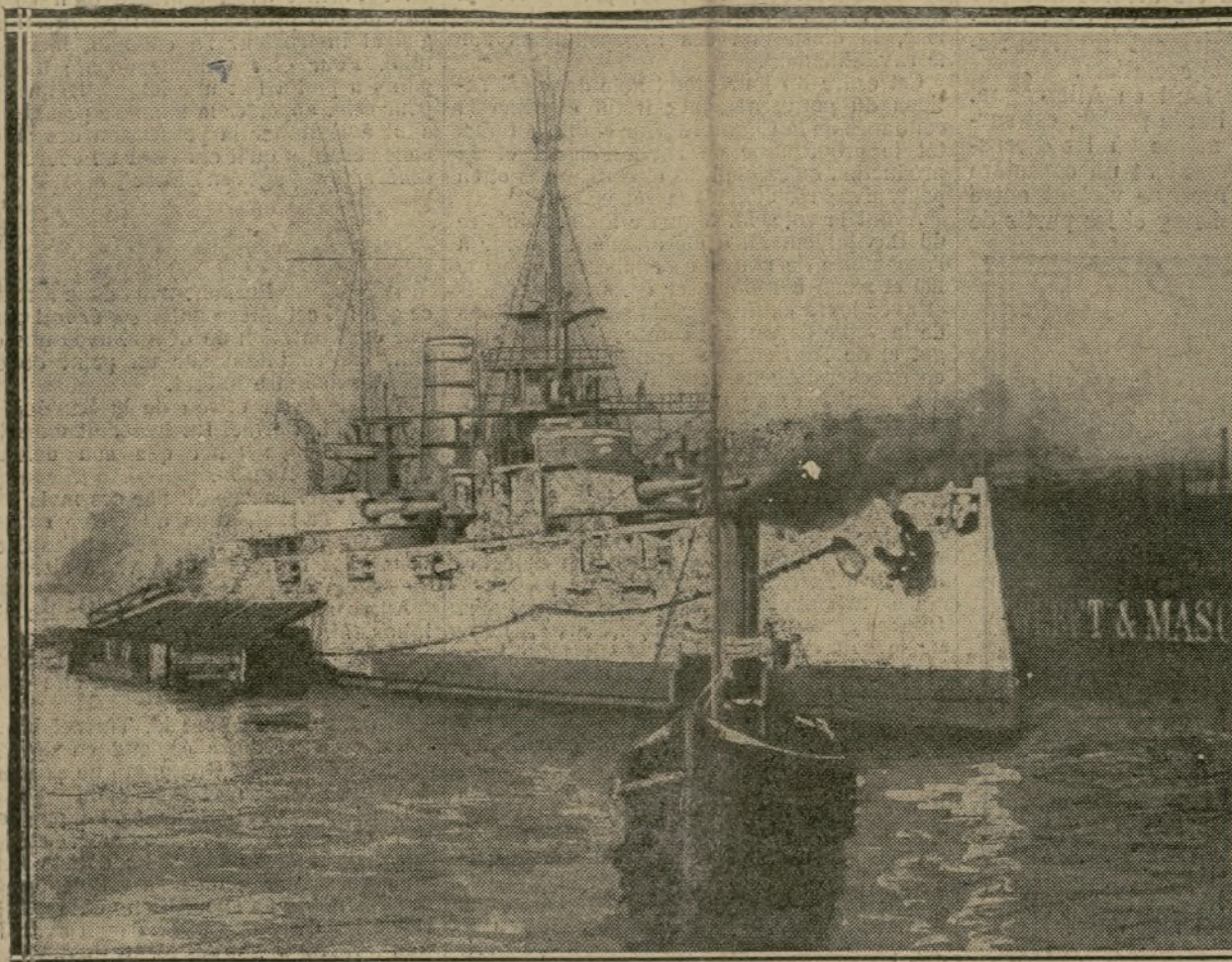
Huitième année. — N° 2.523. — 10 centimes.

"Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport." — NAPOLEON.

Vendredi
12
OCTOBRE
1917

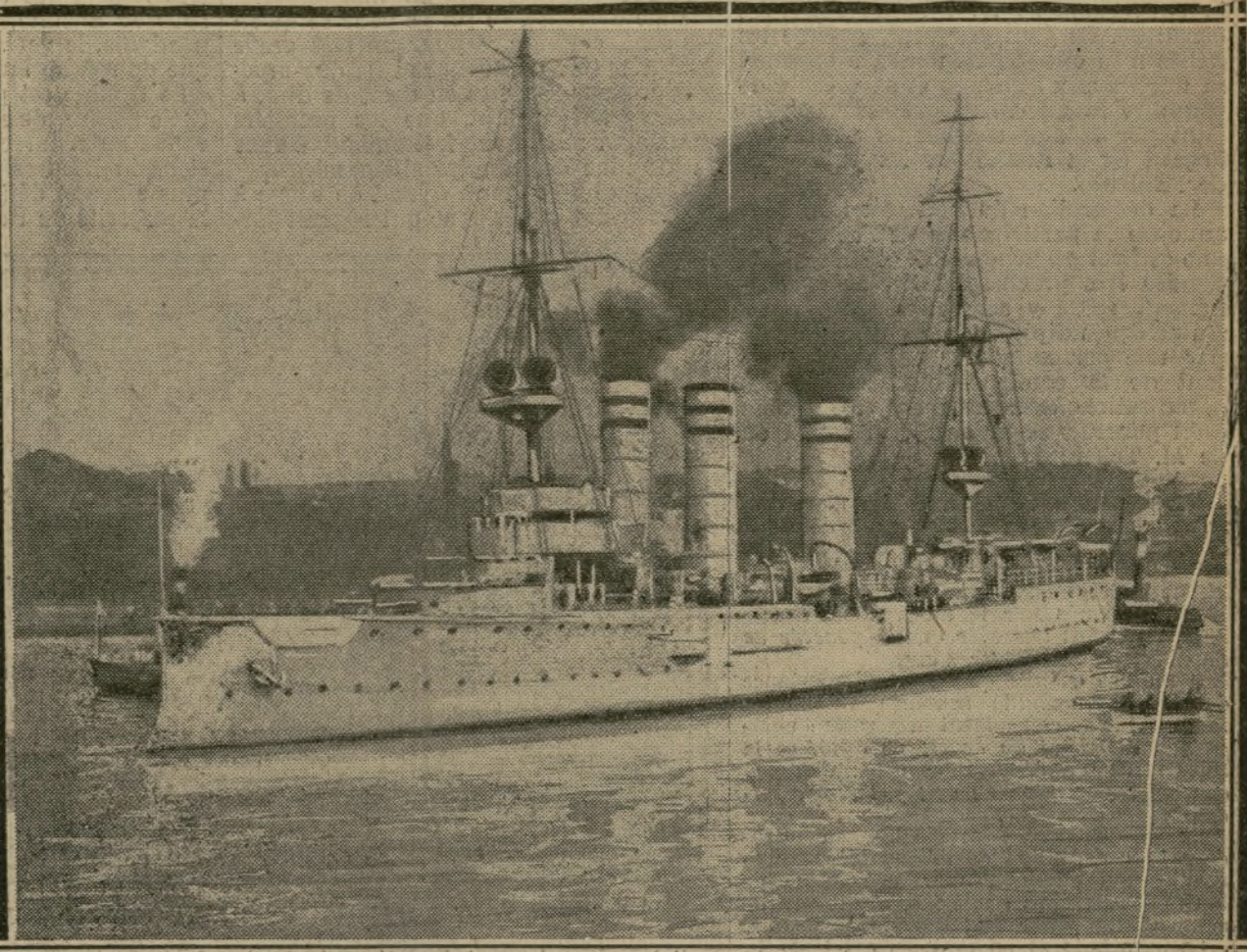
RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 1500
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 5744 et 5745
Adressa télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France : 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Étranger : 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, D^e des Italiens. Tél. : Cent. 80-88
:: PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

DEUX DES NAVIRES ALLEMANDS DONT LES ÉQUIPAGES SE SONT RÉVOLTÉS



LE CUIRASSÉ D'ESCADRE "WESTPHALEN"

Selon des renseignements parvenus d'Amsterdam, les révoltes dont nous avons parlé hier éclatèrent à bord de quatre vaisseaux de guerre allemands. Parmi ceux-ci se trouvait le "Westphalen" dont l'équipage jeta à la mer son commandant et quitta le navire.



LE CROISEUR LÉGER "NURNBERG"

En outre, on signale que les matelots du croiseur "Nurnberg" se mutinèrent, arrêtaient leurs officiers et ne se rendirent que lorsqu'ils furent cernés par une flottille de torpilleurs. Le "Nurnberg" se dirigeait alors vers la Norvège pour se faire interner.

M. TURMEL PHOTOGRAPHIÉ HIER AU PALAIS DE JUSTICE



LE DÉPUTÉ DE GUINGAMP VIENT DE SIGNER SON DOUBLE POURVOI EN CASSATION. — DERRIÈRE LUI, M^e JACQUES BONZON

Hier après-midi, M. Turmel a quitté la prison de la Santé pour gagner, sous bonne garde, le Palais de Justice. Accompagné de son défenseur, M^e Jacques Bonzon, il fut introduit dans le cabinet de M. Gilbert, qui procéda à un long interrogatoire. Puis le député de

Guingamp se rendit au greffe de la Cour d'appel afin de signer un double pourvoi en cassation contre l'arrêt de la Chambre des mises en accusation. On sait qu'il fut condamné à payer 5.000 francs de dommages-intérêts à M. Cousin, huissier de la Chambre des députés.

LE GOUVERNEMENT RUSSE PROCLAME A NOUVEAU SA FIDÉLITÉ A L'ENTENTE

Aussitôt reconstitué, il publie une déclaration affirmant sa volonté de faire renaître le pays.

La Russie sera représentée à une très prochaine conférence des Alliés.

Les Alliés sont heureux de savoir que le gouvernement de M. Kerensky est constitué. Ce gouvernement, comme les Alliés n'en ont jamais douté, a exprimé sa fidélité aux alliances et sa volonté de conduire la guerre en commun, répondant par là aux sentiments affirmés à l'égard de la Russie par les puissances de l'Entente.

La déclaration du nouveau ministère annonce la participation de la Russie à une conférence générale des Alliés qui se tiendra très prochainement. Le gouvernement russe y sera représenté, outre ses délégués diplomatiques et militaires, par une personnalité politique « jouissant de la confiance particulière des organisations démocratiques ». On pense qu'il pourrait s'agir de M. Tsereteli ou de M. Tchekidze.

PETROGRAD, 10 octobre. — Le gouvernement reconstitué a publié aujourd'hui sa déclaration. Cette déclaration rappelle d'abord que l'existence même de la République a été menacée à la suite des troubles provoqués par le mouvement Kornilof, puis il fait observer que la poussée de l'ennemi de l'extérieur s'accroît.

Il montre ensuite quelle est l'importance de la responsabilité assumée volontairement par le gouvernement provisoire « chargé par l'Histoire du devoir de conduire la Russie jusqu'à l'Assemblée constituante », dont la convocation ne doit pas être retardée même d'un jour.

Le gouvernement provisoire, en attendant la constitution de l'Assemblée constituante, qui devra trouver la solution de toutes les grandes questions, s'efforcera de donner satisfaction aux besoins du peuple. Le manifeste se poursuit en ces termes : « Profondément conscient que la paix universelle seule permettra à notre grande patrie de déployer toutes ses forces créatrices, le gouvernement poursuivra inlassablement une politique extérieure active, la réalisant dans l'esprit des principes démocratiques proclamés par la révolution russe et rendus nationaux et tendra à la conclusion d'une paix universelle écartant toute violence.

En parfait accord avec ses alliés, le gouvernement participera très prochainement à une conférence des puissances alliées, où il sera représenté, outre ses délégués habituels, par une personne jouissant de la confiance particulière des organisations démocratiques.

À cette conférence, parallèlement à la solution des questions de la guerre communes aux Alliés, nos représentants chercheront à s'entendre avec les Alliés sur les bases des principes proclamés par la révolution russe.

Tout en aspirant à la paix, le gouvernement emploiera toutes ses forces à soutenir la cause commune des Alliés, à défendre le pays, à s'opposer énergiquement à toute entreprise de conquête de territoires des autres nations et à toute tentative qui cherchera à imposer à la Russie la volonté d'autrui, et il s'efforcera de chasser de la Russie les troupes ennemies.

La déclaration affirme ensuite que, pour régénérer l'armée, le gouvernement suivra « la seule voie pouvant amener des résultats bienfaisants, la voie des principes démocratiques », et elle ajoute :

« Une sélection rigoureuse parmi le commandement dont la capacité technique devra savoir faire face à toutes les exigences de la guerre moderne, le dévouement acquis en même temps à la République, ainsi que l'étroite collaboration du commandement avec les organisations militaires et navales, tant au front qu'à l'arrière, constitueront comme auparavant la base de la réorganisation de l'armée.

Ces mesures rétabliront la discipline militaire nécessaire, sans laquelle une armée puissante ne saurait exister.

La déclaration expose ensuite le programme civil et militaire du gouvernement, qui comporte notamment la réduction des effectifs de l'arrière par le renvoi dans leurs foyers des soldats âgés qui surchargent seulement l'armée et le Trésor et peuvent être utiles chez eux pour diminuer la désorganisation économique.

Le gouvernement fixera le prix des articles de première nécessité ; il réglera les rapports du travail et du capital ; il développera la distribution des vivres par la coopération et contrôlera la production industrielle en cherchant à la rendre plus intense ; il contribuera au développement de l'institution des Bourses du travail.

Quant à la question agraire, le gouvernement estime que les rapports des propriétaires fonciers et des paysans en ce qui concerne la possession des terres pourront être réglés par les Comités agricoles, qui, sans violer les formes de la propriété actuelles, pourront se charger de l'exploitation des terres pour les rendre plus cultivables.

La déclaration annonce également que plusieurs projets financiers sont à l'étude, notamment : les impôts sur les héritages, sur les articles de luxe, et l'établissement de plusieurs monopoles. Puis, elle envisage les problèmes de politique intérieure et extérieure :

« Le gouvernement, dit-elle, poursuivra le développement extérieur des institutions démocratiques sur la base de l'autonomie administrative locale, avec un contrôle des commissaires gouvernementaux.

« Le gouvernement accordera à toutes les nationalités le droit de disposer de leur avenir sur les bases qu'établira l'Assemblée constituante, et il créera aussitôt un conseil spécial pour les questions nationales afin d'en faciliter la solution par l'Assemblée constituante.

La déclaration annonce enfin la publication prochaine du règlement du « Conseil provisoire de la République russe » (Avant-Parlement) qui fonctionnera jusqu'à la Constituante.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE
Rue de Rivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

LES RÉVOLTES DANS LA FLOTTE ALLEMANDE SONT UN SYMPTÔME DES PLUS GRAVES

Elles ont fait échouer l'expédition contre Petrograd et vont déterminer les Empires centraux à de nouvelles tentatives de paix.

UNE CRISE DE CHANCELLERIE S'ANNONCE

Les rébellions dans la marine allemande doivent être prises pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire pour un très grave symptôme de décadence et de décomposition. Nous sommes en droit de dire, à partir d'aujourd'hui, que les premiers craquements se sont fait entendre dans la machine de l'empire allemand.

C'est un fait inouï, quand on songe à la discipline prussienne qui régnait jus-

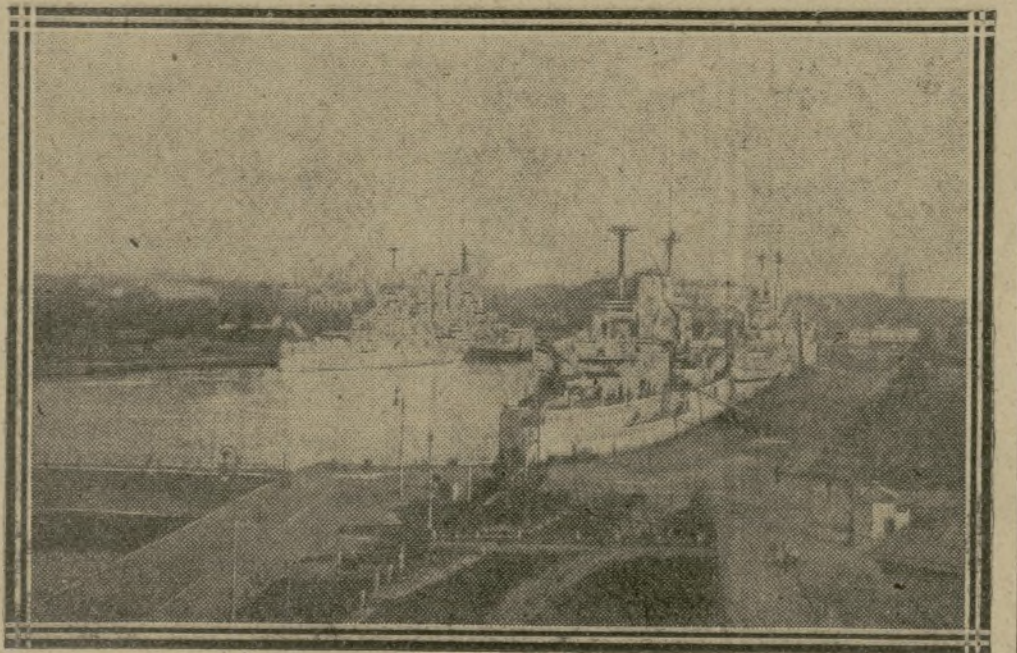
qu'ici, non seulement dans l'armée, mais dans la nation, que des équipages aient tué leurs officiers et qu'un navire révolté ait pris le large. La marine de Guillaume II vient de recommencer des exploits dont on croyait que le monopole appartenait à la flotte de Nicolas II, pendant les troubles de 1905, précurseurs de la révolution de 1917. Le *Nürnberg* a renouvelé exactement ce qu'avait fait le *Potemkine* dans la mer Noire. Guillaume II ne manquera pas de faire ce rapprochement alarmant et de se souvenir que nombre de révolutions ont débuté par des rébellions navales.

Signe non moins grave : le gouvernement impérial montre son trouble. Il a hésité entre la répression impitoyable et l'indulgence et il s'est arrêté à une demi-mesure qui a accusé sa faiblesse.

Sans doute, l'amiral von Capelle, obligé de convenir des actes de révolte qui s'étaient produits dans la flotte, a essayé de prendre l'offensive contre les socialistes indépendants et de les impliquer dans une sorte de procès de haute trahison. Mais cette manœuvre pourrait bien se retourner contre le gouvernement, car il a dû avouer d'abord que les faits étaient extrêmement graves et qu'il ne s'agissait pas de simples mutineries, mais d'une tentative d'organisation révolutionnaire qui aurait pu aller droit qui poussent à une politique anti-parlementaire. Guillaume II peut se dire qu'il n'y a plus une faute à commettre. Cependant, le docteur Michaelis, dont la médiocrité est manifeste, est ébranlé et attaqué de toutes parts, et tout le gouvernement impérial est discrédité avec lui. Si la menace adressée aux socialistes indépendants n'est pas suivie d'effet, il aura prouvé qu'il n'avait pas de ligne de conduite ferme. S'il va jusqu'au bout, il court les plus grands dangers. M. de Kühlmann, que quelques-uns présentent comme le chancelier de demain, a choisi un moment bien critique pour prononcer son *jamais* sur l'Alsace-Lorraine. Il faut penser à ce ministre de Napoléon III disant, lui aussi, bien peu avant Sedan, un autre *jamais* solennel, resté célèbre dans l'histoire.

Il faut ajouter qu'en dehors de leurs répercussions intérieures, les rébellions de la flotte ont eu très probablement pour conséquence d'empêcher l'offensive navale allemande qui avait été annoncée dans le golfe de Finlande. De plus, le désir de paix des empires centraux a été avivé par ces événements. Les quatre souverains alliés vont délibérer à Sofia, et M. de Kühlmann est parti pour Vienne. Guillaume II n'a jamais eu encore de plus puissantes raisons de vouloir en finir.

Jacques BAINVILLE.



TROIS GROSSES UNITÉS DANS LE PORT DE WILHELMSHAFEN

LONDRES, 11 octobre. — Une dépêche d'Amsterdam à Reuter donne des détails sur la mutinerie dans la flotte allemande. Cette mutinerie éclata à bord de quatre vaisseaux de guerre allemands à Wilhelmshafen. Sur l'un d'eux, le *Westphalen*, le capitaine fut jeté par-dessus bord par les mutins, et son cadavre ne fut retrouvé que huit jours plus tard. Les équipages mutins quittèrent leurs navires et se rendirent à terre. L'ordre fut donné à des troupes d'infanterie de marine de les attaquer, mais elles refusèrent d'obéir. Un régiment d'Oldenburg, qui reçut ensuite la même ordre, cerna les mutins et ceux-ci se rendirent.

Outre les équipages de ces quatre vaisseaux de guerre, l'équipage du croiseur léger *Nürnberg*, qui était alors en mer, se révolta également, arrêta ses officiers et dirigea le navire vers la Norvège afin de se faire interner. Mais en route le *Nürnberg* rencontra une patrouille de torpilleurs et cette patrouille fit des signaux au *Nürnberg* qui ne répondit pas. Le commandant de la flottille éprouva alors des soupçons et communiqua par radio-télégramme avec Wilhelmshafen déclarant que le *Nürnberg* avait pas répondu à ses signaux. On lui répondit d'arrêter ou de couler le *Nürnberg*. L'équipage de ce navire, se voyant cerné par la flottille, se rendit et le navire fut ramené à Wilhelmshafen.

La mutinerie ayant été ainsi réprimée, Guillaume II, accompagné de M. Michaelis, arriva à Wilhelmshafen. L'empereur ordonna qu'un mutin sur sept fût fusillé, mais M. Michaelis déclara qu'il ne pourrait assumer une telle responsabilité. Finalement, on ne fusilla que trois hommes, les autres furent condamnés à de longues années de travaux forcés.

se faire interner. Mais en route le *Nürnberg* rencontra une patrouille de torpilleurs et cette patrouille fit des signaux au *Nürnberg* qui ne répondit pas. Le commandant de la flottille éprouva alors des soupçons et communiqua par radio-télégramme avec Wilhelmshafen déclarant que le *Nürnberg* avait pas répondu à ses signaux. On lui répondit d'arrêter ou de couler le *Nürnberg*. L'équipage de ce navire, se voyant cerné par la flottille, se rendit et le navire fut ramené à Wilhelmshafen.

La mutinerie ayant été ainsi réprimée, Guillaume II, accompagné de M. Michaelis, arriva à Wilhelmshafen. L'empereur ordonna qu'un mutin sur sept fût fusillé, mais M. Michaelis déclara qu'il ne pourrait assumer une telle responsabilité. Finalement, on ne fusilla que trois hommes, les autres furent condamnés à de longues années de travaux forcés.

se faire interner. Mais en route le *Nürnberg* rencontra une patrouille de torpilleurs et cette patrouille fit des signaux au *Nürnberg* qui ne répondit pas. Le commandant de la flottille éprouva alors des soupçons et communiqua par radio-télégramme avec Wilhelmshafen déclarant que le *Nürnberg* avait pas répondu à ses signaux. On lui répondit d'arrêter ou de couler le *Nürnberg*. L'équipage de ce navire, se voyant cerné par la flottille, se rendit et le navire fut ramené à Wilhelmshafen.

La mutinerie ayant été ainsi réprimée, Guillaume II, accompagné de M. Michaelis, arriva à Wilhelmshafen. L'empereur ordonna qu'un mutin sur sept fût fusillé, mais M. Michaelis déclara qu'il ne pourrait assumer une telle responsabilité. Finalement, on ne fusilla que trois hommes, les autres furent condamnés à de longues années de travaux forcés.

se faire interner. Mais en route le *Nürnberg* rencontra une patrouille de torpilleurs et cette patrouille fit des signaux au *Nürnberg* qui ne répondit pas. Le commandant de la flottille éprouva alors des soupçons et communiqua par radio-télégramme avec Wilhelmshafen déclarant que le *Nürnberg* avait pas répondu à ses signaux. On lui répondit d'arrêter ou de couler le *Nürnberg*. L'équipage de ce navire, se voyant cerné par la flottille, se rendit et le navire fut ramené à Wilhelmshafen.

La mutinerie ayant été ainsi réprimée, Guillaume II, accompagné de M. Michaelis, arriva à Wilhelmshafen. L'empereur ordonna qu'un mutin sur sept fût fusillé, mais M. Michaelis déclara qu'il ne pourrait assumer une telle responsabilité. Finalement, on ne fusilla que trois hommes, les autres furent condamnés à de longues années de travaux forcés.

se faire interner. Mais en route le *Nürnberg* rencontra une patrouille de torpilleurs et cette patrouille fit des signaux au *Nürnberg* qui ne répondit pas. Le commandant de la flottille éprouva alors des soupçons et communiqua par radio-télégramme avec Wilhelmshafen déclarant que le *Nürnberg* avait pas répondu à ses signaux. On lui répondit d'arrêter ou de couler le *Nürnberg*. L'équipage de ce navire, se voyant cerné par la flottille, se rendit et le navire fut ramené à Wilhelmshafen.

La mutinerie ayant été ainsi réprimée, Guillaume II, accompagné de M. Michaelis, arriva à Wilhelmshafen. L'empereur ordonna qu'un mutin sur sept fût fusillé, mais M. Michaelis déclara qu'il ne pourrait assumer une telle responsabilité. Finalement, on ne fusilla que trois hommes, les autres furent condamnés à de longues années de travaux forcés.

se faire interner. Mais en route le *Nürnberg* rencontra une patrouille de torpilleurs et cette patrouille fit des signaux au *Nürnberg* qui ne répondit pas. Le commandant de la flottille éprouva alors des soupçons et communiqua par radio-télégramme avec Wilhelmshafen déclarant que le *Nürnberg* avait pas répondu à ses signaux. On lui répondit d'arrêter ou de couler le *Nürnberg*. L'équipage de ce navire, se voyant cerné par la flottille, se rendit et le navire fut ramené à Wilhelmshafen.

La mutinerie ayant été ainsi réprimée, Guillaume II, accompagné de M. Michaelis, arriva à Wilhelmshafen. L'empereur ordonna qu'un mutin sur sept fût fusillé, mais M. Michaelis déclara qu'il ne pourrait assumer une telle responsabilité. Finalement, on ne fusilla que trois hommes, les autres furent condamnés à de longues années de travaux forcés.

se faire interner. Mais en route le *Nürnberg* rencontra une patrouille de torpilleurs et cette patrouille fit des signaux au *Nürnberg* qui ne répondit pas. Le commandant de la flottille éprouva alors des soupçons et communiqua par radio-télégramme avec Wilhelmshafen déclarant que le *Nürnberg* avait pas répondu à ses signaux. On lui répondit d'arrêter ou de couler le *Nürnberg*. L'équipage de ce navire, se voyant cerné par la flottille, se rendit et le navire fut ramené à Wilhelmshafen.

La mutinerie ayant été ainsi réprimée, Guillaume II, accompagné de M. Michaelis, arriva à Wilhelmshafen. L'empereur ordonna qu'un mutin sur sept fût fusillé, mais M. Michaelis déclara qu'il ne pourrait assumer une telle responsabilité. Finalement, on ne fusilla que trois hommes, les autres furent condamnés à de longues années de travaux forcés.

se faire interner. Mais en route le *Nürnberg* rencontra une patrouille de torpilleurs et cette patrouille fit des signaux au *Nürnberg* qui ne répondit pas. Le commandant de la flottille éprouva alors des soupçons et communiqua par radio-télégramme avec Wilhelmshafen déclarant que le *Nürnberg* avait pas répondu à ses signaux. On lui répondit d'arrêter ou de couler le *Nürnberg*. L'équipage de ce navire, se voyant cerné par la flottille, se rendit et le navire fut ramené à Wilhelmshafen.

La mutinerie ayant été ainsi réprimée, Guillaume II, accompagné de M. Michaelis, arriva à Wilhelmshafen. L'empereur ordonna qu'un mutin sur sept fût fusillé, mais M. Michaelis déclara qu'il ne pourrait assumer une telle responsabilité. Finalement, on ne fusilla que trois hommes, les autres furent condamnés à de longues années de travaux forcés.

FAUDRA-T-IL EN VENIR DANS UN TRÈS BREF DÉLAI À RATIONNER LE PAIN ?

M. Maurice Long, ministre du Ravitaillement, a posé hier la question à la Chambre.

Il espère d'ailleurs arriver à éviter un rationnement trop sévère.

La Chambre a clos hier, par le vote à mains levées d'un ordre du jour de M. Darnaud, la discussion des interpellations sur le ravitaillement.

Cet ordre du jour prend acte des déclarations du gouvernement ; il lui exprime la confiance de la Chambre pour établir au plus tôt le programme de ravitaillement et de production qu'exigent les circonstances et en poursuivre résolument la réalisation.

Avant le vote, M. Maurice Long, ministre du Ravitaillement, a été amené à fournir à l'assemblée de nouvelles explications sur le blé et sur le renouvellement dans leurs détails et avec leurs chiffres précis ses déclarations de la veille devant les commissions du budget et de l'agriculture réunies, du moins à en exposer le sens général.

Le ministre n'a pas caché que la situation, qui était critique il y a six semaines, demeurait sérieuse malgré l'amélioration apportée par l'augmentation de nos moyens de transport et l'accroissement de nos achats à l'étranger. A l'heure qu'il est, il ne peut ainsi répondre d'assurer pendant toute l'année, au taux de la consommation actuelle, le pain nécessaire aux besoins du pays.

Un rationnement est donc à prévoir. Quelles seront ses bases ? M. Maurice Long ne le sait encore. S'il lui avait fallu fixer la ration de pain, il y a trois semaines, il n'aurait pu dépasser 200 grammes par personne et par jour. Aujourd'hui, il pourrait arriver à 250 grammes. Or, la consommation moyenne est de 500 grammes.

Le ministre a déclaré qu'il n'acceptera pas une ration de 250 grammes tant qu'il sera humainement possible de donner davantage et tant que nos alliés ne seront pas sur le même pied que nous au point de vue des restrictions. Il a d'ailleurs la conviction que la situation s'améliorera encore.

M. Maurice Long a promis, d'autre part, que les ruraux, qui produisent le blé et sont de grands consommateurs de pain, ne seront pas rationnés.

Séance aujourd'hui pour la discussion de l'interpellation de M. Georges Leygues sur notre personnel et notre action diplomatiques.

Leopold BLOND.

La carte de pain fait son apparition au Vatican

ROME, 10 octobre. — Le journal *l'Italie* annonce que la carte de vivres aurait été introduite cette semaine au Vatican.

Le pape a fait établir une boulangerie spéciale à l'usage des 600 habitants du palais pontifical et de ses dépendances.

Quelques notes sur un sultan bien parisien

Fouad pacha vient d'être nommé sultan d'Egypte — et non khédive — car ce titre était conféré par les sultans de Constantinople, alors que l'Egypte était sous la suzeraineté de la Turquie. Or, cette suzeraineté a cessé d'exister en 1914 quand Abbas Hilmi, l'ami de Bolo, a été déposé par les Anglais.

Le nouveau sultan est le quatrième fils du khédive Ismail, sous lequel fut percé le canal de Suez. Il est bien connu chez nous où, jusqu'à la guerre, il faisait chaque année de longs et agréables séjours. Nous ne nous étendrons pas sur la carrière mondaine du nouveau souverain et nous bornerons à donner quelques notes sur son existence d'ailleurs sympathique et bien remplie.

Ahmed Fouad pacha est un homme petit, mais élégant, raffiné, aimant le luxe, les femmes, les arts et les lettres. Il est né en 1868 et a fait son éducation à l'académie militaire de Turin.

Ses premiers actes officiels ont été la création dans son pays d'une université égyptienne, d'une société d'économie politique et d'une société des arts de la femme.

Tout cela indique, n'est-ce pas, un esprit ouvert aux belles choses ?

A Paris, d'ailleurs, il fréquentait les théâtres — même les coulisses — et recevait royalement dans les grands restaurants ceux qui avaient la chance d'être de ses amis. Nous ajouterons qu'il se montrait difficile dans le choix de ses relations et n'accueillait pas le premier Bolo venu. Entre deux séjours à Vichy et une première aux Variétés, il songeait aux choses sérieuses, et ce fut ainsi qu'il mena une campagne pour se faire nommer au trône d'Albanie, mais il fut évincé par le prince de Wied.

Son palais d'Ismailia, malgré son extérieur oriental, est agencé à l'europpéenne, mieux encore : à la parisienne, car, disait-il, Le Caire doit être un faubourg de Paris. Maintenant que le voilà sultan et doté d'une jolie liste civile de sept millions, on peut être sûr qu'il fera tout ce qu'il pourra pour justifier la boutade du simple particulier.

En réalité, me disait un Egyptien notoire, il était difficile de trouver un souverain mieux approprié au pays qu'il va gouverner sous le protectorat anglais. L'Egypte, cette contrée bénie d'hivernage, de tourisme et de soleil, ne pouvait désirer un prince plus amateur de luxe et d'hospitalité fastueuse. D'ailleurs ce sultan aimé des dieux a toutes les chances. Il prend le pouvoir à un moment où l'Egypte est en pleine prospérité dans tous les domaines. Cette prospérité, il saura la conserver et même la développer, car cet homme droit, loyal et intelligent peut être à sa volonté un dilettante de la vie et un travailleur, un administrateur avisé.

Les Anglais, qui s'y connaissent en hommes, le considèrent comme celui qui est à sa place. — J. CHANCEL.

Apprenez rapidement
chez vous la Comptabilité, la Sténo-Dactylo, etc.
Demandez programme gratuit aux Etablissements
JAMET-BUFFEREAU, 96, R. de Rivoli, Paris
Succursales : NANCY, BORDEAUX, MARSEILLE.

M. TURMEL, INTERROGÉ, NE RÉPOND RIEN... MAIS IL ACCUSE « DES AUTRES »

Le député de Guingamp prétend toujours ne parler « qu'à son heure » et seulement à la Chambre.

Il se pourvoit contre l'arrêt le condamnant à payer 5.000 francs à Cousin.

M. Turmel avait annoncé qu'il parlerait lors de son prochain interrogatoire. Le magistrat instructeur l'a entendu, hier après-midi. Pour dire vrai, le député de Guingamp a plutôt fait une longue lecture sans, pour cela, apporter la moindre précision tendant à légitimer la possession des sommes considérables qu'il encaissait au cours de ses différents voyages en Suisse.

Bornons-nous donc à résumer ce que fut cet interrogatoire qu'avait précédé une confrontation du député avec une dame B..., confrontation sur un point de détail sans le moindre intérêt.

Amené de la prison de la Santé à deux heures, M. Turmel fut introduit dans le cabinet du juge ainsi que son défenseur, M. Jacques Bonzon.

M. Gilbert l'accueillit par ces mots : — M. Turmel, vous allez être satisfait ; vous voulez vous expliquer, et j'espère que vous allez le faire tout à votre aise.

— Sans doute, mais...

Après avoir eu quelques secondes d'hésitation, M. Turmel reprit :

— Je vais, pour cette fois, me borner à vous donner lecture d'un mémoire que j'ai rédigé.

Et durant une heure M. Turmel lut...

Dans ce mémoire copieux en détails oiseux, le député de Guingamp ne souffle mot des faits mêmes de l'accusation.

Il déclare ne pouvoir s'expliquer avant que certaines conditions aient été remplies. C'est tout d'abord un double pourvoi qu'il va signer contre l'arrêt de la chambre des mises en accusation qui, après avoir rejeté les deux oppositions qu'il avait faites aux ordonnances de M. Gilbert, l'a condamné à cinq mille francs de dommages-intérêts à l'huissier Cousin.

— L'affaire n'est pas close, souligne le procureur quier M. Turmel.

Examinant ensuite le point pénal, il déclare qu'il se réfère aux conclusions qu'il a antérieurement déposées pour demander au juge de se transporter à la Chambre des députés pour y procéder, en sa présence, à une enquête et y entendre les personnes politiques qu'il a désignées.

Le point moral est également étudié par le député de Guingamp.

Il reconnaît que sa situation financière s'est très sérieusement améliorée depuis la guerre.

— Pourquoi, dit-il, s'occupe-t-on de ma fortune ?

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

politiques

L'ENQUETE EN ITALIE SUR L'AFFAIRE BOLO

Où il est question d'un chèque d'un million et demi remis — pour-quoi? — par Cavallini.

MILAN, 11 octobre. — D'après le *Secolo*, l'autorité italienne est en possession d'un fait nouveau relatif aux rapports de Bolo pacha à eus avec Cavallini.

Au mois d'avril 1915, Cavallini vint à Paris, et après avoir touché dans un établissement de crédit un chèque, en remit le montant — environ un million et demi de francs — à Bolo pacha.

Le *Secolo* demande : D'où venait cet argent ? Que représentait-il ? Et dans quel but Cavallini apportait-il cette somme à un homme aussi gravement compromis que Bolo ?

Cavallini — qui a déjà subi un interrogatoire à Rome — en subira encore d'autres, et sera amené à donner les explications nécessaires.

La déposition d'un sénateur

M. le sénateur Forsans, maire de Biarritz, a été appelé à apporter, hier, son témoignage dans l'affaire Bolo, devant le capitaine rapporteur Bouchardon.

Le *Petit Parisien* croit savoir que sa déposition a porté, surtout, sur les conditions singulières dans lesquelles fut fondé, à Biarritz, un journal à la dévotion de Bolo, et qui continue à le présenter comme une victime de la malignité humaine.

M. Forsans aurait également expliqué au magistrat comment il fut appelé à connaître Bolo, comment il se sépara de lui et quelle fut, depuis le début de l'affaire actuelle, l'attitude de l'entourage du pacha.

Les allures de l'aventurier et de sa femme — de ce ménage tapageur — avaient déçu rapidement à l'honorable sénateur et à Mme Forsans, qui cessèrent de les voir.

Bolo pacha éprouva de cette rupture un vif dépit, accentué encore lorsque M. Forsans avertit plusieurs de ses amis des soupçons que lui inspirait l'attitude de ce faiseur. Et il fit, dès lors, mener une violente campagne de diffamation contre le maire de Biarritz.

M. Forsans aurait enfin exposé, à M. Bouchardon, les subterfuges employés par Bolo pour emprunter à M. Loubet, d'Oloron, une somme de 500.000 francs, sous prétexte de participation à la fondation de la Banque nationale du Venezuela.

Les fonds versés par Bolo à M. Charles Humbert seront remis à un séquestre

La demande en annulation de son contrat avec Bolo formée par M. Charles Humbert, directeur du *Journal*, sera soumise au tribunal de commerce, aujourd'hui.

Les juges consulaires auront à examiner dans quelles conditions Bolo pacha, actuellement inculpé d'intelligences avec l'ennemi, s'est rendu acquéreur de 1.100 actions du *Journal*.

A l'assignation de M. Charles Humbert, Bolo pacha riposta par une requête présentée par M^e Gallery, avoué, à M. Servin, président du tribunal civil de la Seine.

Il demandait la nomination d'un séquestre chargé de recevoir de M. Humbert toutes les sommes remises à celui-ci par le requérant.

Le président Servin autorisa Bolo à assigner le directeur du *Journal* en référé. Hier après midi, à 4 heures, M. Jacques Bonzon, pour Bolo pacha, et M^e Goutard, pour M. Charles Humbert, se présentaient au cabinet du président Servin.

Dans la source, le président du tribunal civil rendit son ordonnance conçue en ces termes :

Attendu que Paul Bolo demande de nommer un séquestre de toutes sommes ou valeurs quelconques remises par lui à Charles Humbert avec pouvoir de les retirer des mains de ce dernier, d'en donner quittance et à charge de les conserver et rendre à qui sera par justice ordonné ;

Que Charles Humbert, renonçant à se prévaloir de ce que le juge du fond serait saisi, offre de remettre audit séquestre toutes sommes mises par le demandeur en participation, avec les intérêts si aucuns sont dus ;

Que dans ces conditions la nomination d'un séquestre réclamée et acceptée par les parties, d'accord sur ce point, s'impose ;

Attendu que Charles Humbert demande qu'il lui soit donné acte de ladite acceptation, tenant la présente instance comme reconnaissance formelle de la nullité des conventions verbales ayant existé entre les parties ;

Que Bolo proteste contre l'interprétation ci-dessus ;

Que ce différend, étranger au présent litige, échappe à notre appréciation, la question du séquestre étant seule portée devant nous ;

Attendu que de Servin entend intervenir en la qualité qu'il prétend de créancier de Bolo dans le présent référé ;

Que ses conclusions d'intervention non signifiées à aucune des parties sont dès lors inexistantes ;

Qu'il n'en saurait être fait état.

Pour ces motifs :
Nommons Pellegrin séquestre de toutes sommes ou valeurs quelconques remises par Bolo à Charles Humbert, avec pouvoir de les retirer des mains de ce dernier, d'en donner quittance, à charge de les déposer à la Caisse des dépôts et consignations.

Les libertaires en correctionnelle

La 10^e chambre correctionnelle présidée par M. Leydet a, hier, après avoir entendu M^e Maranges, rendu son jugement contre les sept libertaires poursuivis pour propagande alarmiste et déstabilisatrice.

Dans son jugement le tribunal déclare que cette publication apparaît particulièrement dangereuse et répréhensible en tant qu'elle vise à ruiner dans la nation qui lutte depuis de longs mois pour répondre à une agression préméditée avec la foi légitime en sa cause et à affaiblir à l'heure où elles sont nécessaires pour le succès définitif toutes les énergies morales du peuple et des soldats.

En conséquence, il condamne : Alexandre Bertho à 2 ans de prison, Adolphe Barbe, Jules Ruff, Julien Content, chacun à quinze mois de la même peine ; Pierre Le Meillour à un an ; Lucien Grivoni à 4 mois et Eugène Clauss, imprimeur du tract, à trois mille francs d'amende avec application du sursis.

LE "TIP" remplace le Beurre
Avo. Pellerin, 82, r. Rambuteau (210 le 1/2 kg.)

5 HEURES
DU
MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES
DU
MATIN

LES ÉTATS-UNIS PUBLIENT DE NOUVEAUX DOCUMENTS SUR LES MENEES ENNEMIES

M. Zimmermann organisait lui-même, avec M. Bernstorff, sabotages et destructions.

WASHINGTON, 10 octobre. — Le département d'Etat publie trois télégrammes échangés entre le comte de Bernstorff et Berlin, dont un a trait au projet de destruction du Pacifique Canadien, en plusieurs points de la ligne.

Le ministre allemand des Affaires étrangères télégraphiait au comte de Bernstorff :

3 janvier 1916. — Secret. — L'état-major général désire une action énergique relative à la destruction projetée du « Canadian Pacific Railway » sur plusieurs de ses points. afin de provoquer l'interruption complète et prolongée de la circulation. Le capitaine Boehn, qui est connu à vos côtés, reviendra sous peu ; il a reçu des instructions. Informez l'attaché militaire de fournir les fonds nécessaires.

Signé : ZIMMERMANN.

Second télégramme du ministre allemand des Affaires étrangères :

26 janvier 1916. — Pour l'attaché militaire. — Vous pouvez obtenir des détails relatifs aux personnes prêtes à exécuter des sabotages aux Etats-Unis et au Canada, en vous adressant à Joseph Maggarity, à Philadelphie, Pennsylvanie ; à John P. Meating, avenue Imichigan, à Chicago ; à Jeremiah O'Leary, n° 16, Parkrow, à New-York.

Les deux premières personnes sont absolument sûres et discrètes ; la troisième est sûre mais pas toujours discrète. Ces personnes ont été indiquées par sir Roger Casement.

Aux Etats-Unis, on peut faire du sabotage dans toutes les sortes d'usines fournissant l'armement.

Il ne faut pas toucher aux viaducs, remblais et voies de chemin de fer. L'ambassade ne doit être compromise en aucun cas. Des précautions analogues doivent être prises à l'égard de la propagande irlandaise proallemande.

Signé : Représentant de l'état-major.

M. Lansing publie aussi le texte suivant d'une dépêche envoyée au mois de septembre de la même année par le comte de Bernstorff à la Wilhelmstrasse :

15 septembre. — Nous référons au rapport n° 266 du 10 mai 1916, relatif à la conférence de l'embargo et sur laquelle le docteur Hale peut vous donner des renseignements, il va être entrepris une vigoureuse campagne afin d'assurer dans les deux Chambres du Congrès une majorité favorable à l'Allemagne. On demande de nouveau notre appui. Il n'y a aucune crainte que nous puissions être compromis. Prière répondre télégraphiquement.

Signé : BERNSTORFF.

Ce dernier câblogramme offre un intérêt tout particulier, étant donné que le docteur Hale était, à Berlin, le correspondant de Hearst.

WASHINGTON, 11 octobre. — M. Lansing a dit que les télégrammes échangés entre le comte de Bernstorff et Berlin « n'ont pas été envoyés par l'intermédiaire du département d'Etat ».

On en déduit qu'il est possible qu'ils aient été transmis par l'intermédiaire d'une ambassade neutre.

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Front français

14 HEURES. — En Belgique, au cours de la nuit, nous avons brisé une attaque allemande tentée à l'est de Draibank sur nos positions entre la ferme Papegoet et la ferme La Victoire.

Sur le front de l'Aisne, une patrouille ennemie qui cherchait à aborder nos lignes dans la région de Cerny a été dispersée par nos feux.

Sur la rive droite de la Meuse, au nord de la cote 344, les Allemands ont lancé une attaque qui leur a permis de prendre pied momentanément dans quelques éléments avancés d'une de nos tranchées ; après un vif combat, nous avons repoussé l'adversaire et sommes restés maîtres de nos positions.

AVIATION. — Le 10 octobre, le sous-lieutenant Boyau a abattu son dixième appareil ennemi.

23 HEURES. — Au cours de la journée, activité des deux artilleries sur divers points du front, notamment dans la région de l'Epine de Chevrengy, au sud de la butte du Mesnil, où nos tirs ont arrêté des groupes ennemis qui tentaient d'aborder nos petits postes, et sur la rive droite de la Meuse.

Pas d'actions d'infanterie.

Front britannique

13 HEURES. — Il a plu en abondance la nuit dernière. Grande activité de l'artillerie allemande au cours de la nuit à l'ouest de Paschendale.

Aucun autre événement important à signaler.

22 HEURES. — Le temps, meilleur aujourd'hui, et une bonne visibilité ont favorisé le travail de notre artillerie. Nous avons pu exécuter avec efficacité des tirs de contre-batterie sur le front de bataille, ainsi que des bombardements des positions ennemies et des tirs de harcèlement sur les communications des zones arrière. L'artillerie allemande a montré moins d'activité.

Soixante-dix-sept prisonniers ont encore été ramenés, au cours des dernières vingt-quatre heures.

Aucune action d'infanterie dans la journée.

Le temps, qui est demeuré orageux dans la journée d'hier, a permis à l'aviation de ne montrer de l'activité qu'au début de la matinée et dans la soirée. Mettant à profit ces intervalles favorables, nos pilotes ont fait du travail d'artillerie et de photographie et jeté un certain nombre de bombes sur des cantonnements, des baraquements et un emplacement de canon lourd. Trois appareils allemands ont été abattus en combats aériens et deux autres contraints d'atterrir désarmés. Quatre des nôtres ne sont pas rentrés.

Front belge

Dans la journée du 9 octobre, notre artillerie a procédé à des tirs de destruction sur quelques batteries et des organisations ennemies vers Dixmude ; elle a aussi exécuté des représailles sur les communications allemandes en riposte au bombardement des nôtres. Notre aviation a été active et a donné une aide efficace à notre artillerie.

Dans la journée du 10, notre artillerie a poursuivi l'exécution de plusieurs tirs de destruction réussis sur les batteries et travaux ennemis aux environs de Dixmude en coopération avec l'aviation. La réaction ennemie a été faible.

« LA JOURNÉE DU 9 OCTOBRE A ETE MAUVAISE POUR LE GOUVERNEMENT ALLEMAND »

L'accusation, peut-être prématurée, lancée par le chancelier contre les socialistes minoritaires d'être responsables des révoltes dans la flotte allemande apparaît à la majorité du Reichstag comme une pitoyable manœuvre.

BERNE, 11 octobre. — On apprend officiellement de Berlin que, dans la soirée de mardi 9 octobre, il s'est tenu une réunion des chefs des partis de la majorité où ont été longuement discutés les événements de la journée et les révélations de von Capelle.

Tous les partis de la majorité se sont entendus pour demander au gouvernement de mettre à la disposition du Reichstag le dossier complet des accusations qui ont été dirigées contre les socialistes indépendants. Les partis de la majorité attendront la réponse du gouvernement avant de fixer leur attitude au sujet des événements de la séance de mardi.

Les députés socialistes minoritaires mis en cause par l'amiral von Capelle demandent la nomination d'une commission d'enquête.

On notera au passage qu'il semble bien que les socialistes majoritaires, malgré leur vote de l'après-midi, aient pris part à cette délibération.

Ainsi, la majorité que M. Michaelis avait cru briser semble s'être reformée ; ses délégués se réunissent ; ils prennent des décisions, et celles-ci sont bien plutôt dirigées contre le gouvernement que contre les députés indépendants que le chancelier pensait avoir mis au ban du Parlement et de la nation.

Avant même que cette réunion de la majorité ne fût connue, l'examen de la presse allemande laissait prévoir quelle serait l'attitude de la majorité.

Les journaux allemands de mardi soir ne pouvaient encore donner de la séance du jour que de brefs commentaires. Néanmoins, ceux-ci suffisaient à montrer que si le discours de M. Michaelis avait été en général bien accueilli, si on l'avait cru propre à rendre définitif le succès obtenu par le gouvernement à la commission principale, l'intervention inattendue de l'amiral von Capelle avait surpris et désorienté l'assemblée.

Même les feuilles conservatrices se hâtaient de passer sur les révélations de von Capelle. Peut-être les journaux avaient-ils été invités à ne pas insister sur l'agitation révolutionnaire ; peut-être aussi avaient-ils mieux ne pas s'attarder à un incident qui se terminait à la confusion du chancelier.

La journée, en effet, a été mauvaise pour le gouvernement.

« Il a fallu », écrivent les *Dernières Nouvelles de Munich*, le discours de M. von Kuhlmann pour faire sortir le Reichstag de l'état de dépression où l'avait plongé la fausse manœuvre de M. Michaelis. Que voulait ce dernier ? Lundi, la séance de la commission principale s'était terminée à sa satisfaction.

« Il a espéré obtenir davantage encore le lendemain et il s'est efforcé de désagréger la majorité dont les sentiments hostiles, malgré le vote de la veille, n'étaient pas douteux et d'arrêter le cours du mouvement parlementaire qui pousse à la conclusion prochaine de la paix.

Or, les représentants à la tribune des partis de la majorité, qui condamnaient les trois députés indépendants mis en cause au cas où les accusations portées contre eux seraient fondées, contestèrent que des preuves suffisantes aient été fournies, et ils ne montrèrent nulle envie de renoncer à l'attitude qu'ils avaient adoptée dans le débat sur l'appui officiel donné à l'agitation pangermaniste dans l'armée. »

Les journaux de la majorité témoignent notamment du profond mécontentement provoqué par la maladroite manœuvre de M. Michaelis ; ils insistent sur deux points :

M. Michaelis a joué un jeu dangereux en cherchant à mettre en dehors de la vie politique et presque hors la loi tout un parti du Reichstag.

Il a voulu se livrer à une manœuvre dont le but sensible était de rompre l'union de la majorité.

D'autre part, il a été léger : il a lancé des accusations graves et il n'a pas apporté de preuves suffisantes.

Les députés indépendants ont pu le prendre de très haut et se plaindre d'être injustement accusés. Si le gouvernement pensait devoir exercer des poursuites contre ces députés, il devait confier l'affaire à la justice et ne pas s'en forger une arme politique.

Le *Vorwärts* tire de l'incident la vraie conclusion politique. Il demande que M. Michaelis se retire car c'est le sentiment mal compris du devoir qui a poussé cet homme à accepter un poste au-dessus de ses moyens.

Le *Volksfreund*, de Karlsruhe, organe socialiste majoritaire, du 10 octobre, estime, lui aussi, que l'état de choses actuel ne peut durer.

Le Reichstag s'ajourne en décembre

ZURICH, 11 octobre. — On télégraphie de Berlin : « Le Reichstag s'est ajourné au 5 décembre prochain. » (Radio.)

Les empires centraux feraient de nouvelles offres de paix (?)

Ils renonceraient aux annexions et libéreraient les territoires occupés

AMSTERDAM, 11 octobre. — La *Deutsche Tageszeitung* dit savoir de bonne source que l'Allemagne et l'Autriche ont décidé de faire de nouvelles offres de paix aux Alliés, mais la forme de ces offres n'est pas encore arrêtée.

Ces offres seraient basées sur la renonciation aux annexions, la restitution des territoires belges et français occupés, l'abandon de toutes acquisitions territoriales dans l'Est et de toute indemnité des deux parts.

L'ANGLETERRE VEUT AIDER LA FRANCE A REPRENDRE L'ALSACE ET LA LORRAINE

M. Lloyd George, exprimant l'opinion de son pays, a répondu au discours de von Kuhlmann

Le *Petit Parisien* reçoit la dépêche suivante :

LONDRES, 11 octobre. — Au cours d'un entretien qu'il eut ce soir, à Downing Street, avec les représentants de sociétés d'assurance et d'associations amicales, M. Lloyd George a tenu à mettre en relief l'importance de l'effort qui avait incombé et qui incomberait encore à l'Angleterre dans sa lutte pour le droit.

« Je souhaiterais, a-t-il dit, pouvoir prédire que nous serons bientôt à la fin de notre tâche, mais nous n'avons pas encore achevé notre œuvre et personnellement je pense qu'aucune déclaration ne pourrait être davantage destinée à prolonger cette terrible guerre que celle que von Kuhlmann a faite au Reichstag il y a quelques jours, annonçant que, à aucune condition l'Allemagne n'envisagerait la possibilité d'accorder à la France de concessions en ce qui concerne l'Alsace-Lorraine.

« Quelle que soit la longueur du conflit, le puis dire que l'Angleterre est résolue à demeurer fidèle à sa vaillante alliée la France jusqu'à ce qu'elle ait libéré ses enfants opprimés du joug dégradant de l'étranger. » Et cela veut dire que nous devons unir toutes nos ressources, répondre à toutes les exigences de la lutte et concentrer toutes nos forces vers la victoire. »

Le président Machado visite Reims

Le voyage du président de la République portugaise, commencé à Verdun, s'est continué par la visite de Reims.

Au moment où M. Bernardino Machado, M. Poincaré ainsi que MM. Affonso Costa, Augusto Soares et Louis Barthou pénétraient dans la cathédrale, le cardinal Luçon et le maire, M. Langlet, qui venait d'apprendre l'arrivée des deux présidents, se sont présentés à eux et leur ont fait constater les ravages que les derniers bombardements ont fait subir aux voûtes de la basilique.

La visite s'est terminée par une courte station devant les ruines de l'hôtel de ville incendié par le feu ennemi.

La récolte américaine sera bonne cette année

LONDRES, 10 octobre. — On mande de New-York au *Daily News* :

« On annonce officiellement que la récolte américaine de cette année constituera un record.

« La récolte de blé fournie à elle seule un million de boisseaux de plus que l'année passée.

« Les récoltes de pommes de terre et d'autres légumes donnent de très brillants résultats ; elles sont d'excellente qualité et, bien que l'Europe demande quatre cent millions de boisseaux de froment de plus que les exportations américaines normales, on est fermement convaincu qu'une stricte économie permettra d'éviter toute disette. »

Ménagères, conservez vos pommes de terre !

Le ministère de l'Agriculture prend soin de nous prévenir que la récolte de pommes de terre étant abondante, nous devons veiller à ce que ces précieux tubercules ne soient pas gâtés dans nos caves.

Bourse de Paris du 11 octobre 1917

ALÉURS	Cours précédent	Cours du jour	VALEURS	Cours précédent	Cours du jour
PARQUET					
5 0/0 non libéré	88 45	88 45	100/100	341 50	340
3 0/0 non libéré	88 40	88 40	100/100	382	381
3 0/0 libéré	61 35	61 25	100/100	200	202
3 1/2 libéré	89 05	89 05	100/100	400	400
Toutin 1892	333 50	332 50	100/100	347	347
1895	542 50	542 50	100/100	311	311
1897	380	380	100/100	1328	1318
1898	265	265	100/100	799	795
1899	310	310	100/100	880	880
1900	290	290	100/100	926	929
1901	282	282	100/100	650	702
1902	230	230	100/100	1124	1125
1903	505	504	100/100	445	450
1904	63	63	100/100	435	433
1905	54	54	100/100	1920	1900
1906	57 40	57 40	100/100	4005	4005
1907	48 50	48 50	100/100	311	320
1908	112 15	112 60	100/100	868	868
1909	65 20	65 20	100/100	440	440
1910	60 10	60 10	100/100	410	434
1911	400	400	100/100	495	496
1912	486	486	100/100	387	387 50
1913	88 10	88 10	100/100	14	13 50
1914	5280	5280	100/100	86 75	87
1915	774	774	100/100	434	434
1916	1130	1140	100/100	495	496
1917	440 50	441	100/100	244	248
1918	303	303	100/100	74	76
1919	331 50	332	100/100	507 1/2	512 1/2
1920	196 25	197	100/100	88	93
1921	167	173	100/100	122 1/2	124 1/2
1922	326	326 50	100/100	210 1/2	214 1/2
1923	330	330 25	100/100	185	189

METALLS A LONDRES. — La tonne de 1.000 kilos : Cuivre Chili, disponible, 110 ; livrable 3 mois, 110 ; Electrolytique, 133 ; Etain, comptant, 234 1/2 ; livrable 3 mois, 242 1/2 ; Plomb anglais, 30 1/2 ; Zinc, comptant, 54.

LAIT CONDENSÉ

FARINE LACTÉE

NESTLÉ

En Vente chez les Pharmaciens Epiciers Herboristes

LA MARQUE PRÉFÉRÉE

LE MONDE

B L O C - N O T E S

LES CONTES D'EXCELSIOR

LA RÉINCARNATION D'HENRI MICHAUX

PAR GEORGES LOISEAU

Lors des combats d'Etain, en 1914, le sergent Henri Michaux était tombé, blessé, dans un bois. Ayant vu les Allemands achever de préférence les officiers et les gradés à coups de crosse ou de talon de botte, il avait fait le mort, et, profitant de la nuit, dissimulé dans un fourré, il avait troqué sa vareuse galonnée et sa plaque d'identité contre celle d'un simple soldat de ses camarades tué et mis à tout hasard un brassard d'infirmerie.

Recueilli après deux jours par des brancardiers d'une division allemande, il avait été soigné à Strasbourg, guéri et, dix-huit mois plus tard, rapatrié. Au moment des visites réglementaires, au retour, il n'avait rien dit, et c'est sous son nouvel état civil — Henri Michaux était devenu René Lespard — qu'il avait été réformé.

Aucune des suites possibles de cet avatar ne l'avait arrêté. C'est qu'aussi bien il était mal marié, sans enfant, et qu'il ne voyait dans son aventure qu'un moyen de recommencer librement sa vie, à peine ébauchée d'ailleurs, sans encombre dans l'avenir. Il se disait qu'au point de vue matériel sa situation ne lui avait offert aucun avantage décisif; enfin, ses parents étaient décédés en lui laissant si peu d'avoir que les premières années de ménage avaient absorbé toutes ses disponibilités.

Mal marié, ce n'était pas absolument le propre terme. Sa femme, une petite modeste de la rue Neuve-Saint-Augustin, Jane Sorgue, avait du chic, une beauté chiffonnée, des qualités réelles. Mais elle était d'une jalousie telle, si intempestive et si peu justifiée, que les plus belles heures du pauvre Henri en avaient été vite empoisonnées. D'abord, il avait tout essayé pour la corriger de ce défaut; puis il l'avait entreprise comme une malade. Ni attentions, ni soins délicats, ni marques de tendresse, ni duretés voulues n'avaient pu la rendre à la raison. L'aimait bien pourtant, l'adulait, ne prêtait à quelque critique que ce fût. Jamais personne n'avait pu surprendre Michaux en situation répréhensible dans l'exercice de son métier de placier en soierie. Mais toute apparence de prétexte s'élevait contre lui et dégenérait en recherche de querelle, en explications orageuses, desquelles le malheureux ne pouvait parvenir à dégager la vérité surprise, ahurie, étouffée. Il avait vu l'enfer, envisagé la nécessité du divorce, entrevu la possibilité même d'un attentat, dont il aurait été peut-être, quelque jour, la déplorable et innocente victime. Le cas malade de Jane lui avait paru irrémédiable à distance, dans les longues heures calmes de l'hôpital, et c'est ainsi qu'il s'était décidé à demeurer René Lespard.

Libéré, il retrouva aussitôt une situation. Il se dit des pays envahis. M. Decamp, le patron, n'y alla pas voir. D'ailleurs, René montra des qualités, de l'assiduité et de l'intelligence. On lui confia une collection et il donna de suite des gages de réussite. Détaché par sa femme de ses anciens amis, il se remonta sans s'arrêter, sauf une fois, où l'un d'eux l'aborda :

— Ah ! Henri ! Mon pauvre vieux ! Toi ! Il dissimula. Une balafre qui lui restait au visage l'y aidait (son autre blessure — une balle dans le poulmon — laissait son corps d'aspect indemne).

— Vous vous trompez, monsieur, dit René, je ne m'appelle pas Henri.

— Ah ! par exemple !... Ça... c'est épatant ! avait répondu Pamé. Excusez-moi, la ressemblance est telle...

Avec de l'aplomb opportuniste, René était donc assuré de sa tranquillité. Cette certitude l'enhardit. Il passa sans crainte à plusieurs reprises devant la boutique de sa femme. Sous prétexte de regarder les chapeaux, il s'arrêtait même et tâchait de l'apercevoir, ce qui arrivait quelquefois. Elle était vêtue de noir, mais cela ne démontait point qu'elle portait son deuil. Peu à peu, il se surprit avec la hantise d'en avoir la preuve. Il guetta sa sortie du soir, quand Jane Sorgue, le magasin fermé, redevenait Mme Henri Michaux. Et il eut, à la voir en chapeau de crêpe bordé de blanc, le plaisir de cette constatation : elle le pleurait, elle avait dû le pleurer.

La seconde fois qu'il l'aperçut, ce fut à l'improviste. Le hasard d'un accident d'auto au coin d'une rue du quartier les mit presque en présence. Il ne lui échappa point qu'elle s'était retournée sur lui avec des regards de fol étonnement, une hésitation soudaine dans la marche. Elle avait dû le reconnaître. Il l'avait fortement impressionnée, sans doute aucun. Cette idée le travailla la nuit.

Les jours suivants, il se trouva plus senti dans son petit logis de garçon. Alors il s'interrogea, le soir, en fumant des cigarettes. Et il conclut que tout de même cette seule femme l'intéressait vraiment.

Il lui vint de nouvelles idées de passer, au cours de ses pérégrinations, dans la rue Neuve-Saint-Augustin. Il la vit sur sa porte ouverte, par une belle journée, tortillant une forme, debout dans le rayon de soleil qui la faisait plus rose. Il remarqua qu'elle avait une tristesse dans les yeux. Il lui sembla que ses regards vacillaient au croisement des siens, et la forme de laiton parut lui échapper des mains. Le soir, René se dit qu'il jouait là un jeu cruel, et qu'il fallait renoncer à longer la boutique.

— Ah ! si elle n'avait pas été jalouse à ce point !

Et des souvenirs du temps de ses fiançailles lui revinrent en foule.

Il se plongea dans les journaux du jour,

LES COURS

— S. M. le roi d'Espagne rentrera à Madrid dans le courant de la semaine prochaine.

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. le comte de Salis, ambassadeur de Grande-Bretagne auprès du Vatican, et le comte John de Salis sont arrivés à Paris, venant de Rome.

INFORMATIONS

— Mlle de Marthille, infirmière de la S. S. B. M., hôpital n° 7, à Salonique, a reçu la médaille d'honneur des épidémies en or.

— La médaille d'argent a été attribuée à Mme Reggi, infirmière à l'hôpital 34, à Rambouillet, et à Mlle Nicole Delorme, infirmière à l'hôpital annexe de Bonnelles, pour leur infatigable dévouement à nos soldats malades et blessés.

NAISSANCES

— La comtesse Henri de Loigne a donné le jour à un fils appelé : Pierre-Charles.

MARIAGES

— Une cérémonie nuptiale des plus touchantes a eu lieu hier en l'église Notre-Dame-des-Champs. Le sous-lieutenant Maurice Robert, du 23^e bataillon de chasseurs alpins, qu'un éclat d'obus a rendu aveugle, épousait Mlle Germaine Steck, fille du lieutenant-colonel Steck, officier de la Légion d'honneur, et de Mme Steck.

Les témoins du marié étaient : le lieutenant-colonel Fabry, attaché à l'état-major du maréchal Joffre, ancien commandant au 23^e bataillon de chasseurs alpins, et le lieutenant Eyssautier. Ceux de la mariée : Mme Tourner et le sous-lieutenant Knaub. Le défilé à la sacristie a été très long, car indépendamment des camarades du lieutenant Robert, tous les officiers et soldats aveugles de l'école américaine de rééducation "Le Phare de France" avaient tenu à assister à la cérémonie et à apporter aux mariés leurs vœux et félicitations.

— A Washington vient d'être célébré le mariage de miss Marie Peary, fille du vice-amiral Peary, avec le capitaine Edward Stafford.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

De M. Pierre d'Heursel, qui a péri dans un accident en mer à Bidart, où il terminait son congé de convalescence après une grave opération. Interprète dans l'armée anglaise, après avoir servi dans la cavalerie au début de la guerre, M. P. d'Heursel avait été deux fois cité. Il était le second fils de Mme Henry Say et le frère du comte d'Heursel et de MM. Henry et Constant Say.

Du lieutenant Emile Harriot, décédé de la croix de guerre, mort pour la France à la cote 304. Il était le plus jeune fils de l'éminent chimiste, le docteur Harriot, membre de l'Académie de médecine, dont les deux autres fils sont au front depuis le début de la guerre.

Du lieutenant d'artillerie de Nonancourt, fils du général de Nonancourt, tué dans un combat aérien, âgé de vingt-sept ans, cité à l'ordre de l'armée. Un autre fils du général, Charles de Nonancourt, capitaine d'infanterie, a été trois fois blessé et cité trois fois à l'ordre.

BIENFAISANCE

— L'Union des Colonies étrangères en faveur des victimes de la guerre, patronnée par de nombreux Américains résidant à Paris, inaugurera, après-demain dimanche, à Juvisy, une école fermière pour la rééducation des soldats français mutilés. Le président de la République et Mme Poincaré, M. Justin Godart et le général Dubail, gouverneur militaire de Paris, ont promis d'assister à la cérémonie.

— La Croix-Rouge américaine vient d'adresser à M. Bodinier, sénateur, président du conseil général du Maine-et-Loire, un chèque de 50.000 francs.

Cette somme devra être répartie, par dons de 100 francs, aux familles des officiers, sous-officiers et soldats éprouvés par la guerre.

Le Congrès féministe italien

MILAN, 11 octobre. — Le ministre Commandini a clos, hier, le congrès féministe de Rome par un discours sur les droits de la femme.

Le congrès a émis un ordre du jour en faveur du vote politique et administratif des femmes.

BAZAU

Tél. Cent. 60-41

101, rue des Petits-Champs

PARIS

(Au coin de la rue de la Paix.)

COSTUME
TAILLEUR

en velouté pure laine doublé de soie, nuances mode, à 200 francs.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 30 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

Je n'y comprends rien. Je mangeais un pain que je puis bien dire exécrable. Je ne m'en plaignais pas, parce que ce n'eût pas été patriotique, et parce qu'il ne faut pas faire dire aux guerriers des tranchées : « Tu l'entends, celui-là, qui pleure parce que son pain n'est pas assez blanc ? Qu'il vienne donc ici, pour voir s'il aura de la brioche ! »

Mais, me taisant, j'étais cependant bien obligé de reconnaître que mon pain était l'objet le plus repoussant qu'on pût voir. Il n'y avait rien d'aussi noir que la croûte, si ce n'était la mie. Et la mie était une sombre mosaïque de quelques objets, qui n'avaient de commun que la dureté. Dès que vous la touchiez, elle se disloquait en petits cubes, sphères et tétraèdres qui tombaient dans l'assiette avec un bruit de mitraille. J'avais essayé de la tremper. Alors elle formait une pâte si lourde et si fade que mon estomac devenait défaitiste. Je l'avais fait griller. Alors, il me semblait manger des planchettes de sapin. Je ne suis pas sûr de n'avoir pas montré un grand mérite en ne gémissant point. Mais, disais-je, c'est pour la France.

Or, soudain, voici une quinzaine de jours environ, on m'apporta, au lieu de cet agglomérat sordide, un pain, un joli petit pain, un vrai pain, avec une croûte d'autrefois, et une mie... Que dirai-je de la mie, sinon que c'était de la vraie mie, de la mie française, de la mie ni trop serrée ni trop trouée, de la mie, quoi ! Alors, appelant ma servante, je lui dis d'une voix irritée :

— Reportez ce pain-là ! Je veux manger du pain comme tout le monde. Je n'ai pas envie qu'on dise dans le quartier que je me gobeasse basement pendant que les autres...

Mais elle répondit :

— C'est le pain de tout le monde. Tout le pain est comme ça, ce matin. Je n'ai pas choisi. J'ai pris celui qui s'est trouvé.

— Alors, que se passe-t-il ? C'est la fête de la boulangerie ?

— Non... Du moins, je ne crois pas. Que monsieur le mange tout de même. Ça ne durera pas, bien sûr.

Or, ça dura. Le lendemain, le pain était très bon, et le surlendemain aussi. Et enfin, depuis quinze jours, je mange un pain auquel je n'ai rien à reprocher.

Que s'est-il passé ? La farine ne serait-elle plus « blutée », comme on dit, blutée à 85 pour cent ? Si, il paraît que la farine est toujours blutée à 85. Du moins le boulanger l'a affirmé à ma servante.

Alors ? Alors, mon boulanger, apprenant que les clients seraient contraints désormais de choisir un boulanger pour la durée de la guerre, a estimé qu'il serait inopportun de les mécontenter. Il s'est donc mis à fabriquer du bon pain, sans cependant contraindre aux règlements. La carte de pain nous aura donc valu du bon pain pendant quelques jours.

Mais, après, quand il tiendra nos cartes dans son armoire, quel pain nous fournira-t-il ?

C'est ce que j'ai une extrême curiosité de savoir. Peut-être n'osera-t-il pas nous rendre le mauvais pain du mois dernier. Mais peut-être est-il cynique...

Attendons... Et pensons à ces savants qui estimaient, il y a si peu de temps encore, que la farine à 85 ne pouvait donner de bon pain... Et à ces boulangers qui étaient de leur avis.

Louis LATZARUS.

Un mot historique

Il y a des problèmes qui se posent éternellement. Le sort de la Pologne est de ceux-là. Depuis le début de la guerre mondiale, chacun, à son tour, a promis de rendre la vie à la patrie de Poniatowski et de Chopin. Ce fut d'abord le tsar. Puis, le kaiser et l'empereur d'Autriche reprirent le programme à leur compte, on sait avec quelles restrictions. Maintenant, c'est le président Wilson qui, nettement, pose la question et promet une solution. La Pologne vivra.

Ainsi se trouvera un jour réalisé ce cri qui fut autrefois le mot de ralliement des libéraux de tous les pays : « Vive la Pologne ! »

Ce cri fut poussé sur les marches du Palais de justice, en 1867, lorsque le tsar Alexandre II faisait visite à Napoléon III. Il avait même été allongé d'un mot. La phrase qui partit d'un groupe d'avocats, quand passa le tsar, était : « Vive la Pologne ! »

On dit que le tsar, à ce ver, qui n'est pas court, la raison demandée pour lui ? Ou bien la lui refusera-t-il, l'obligeant à se

gner, monsieur ! » Sous cette forme, le cri prenait quelque chose de provocant, qui parut très injurieux pour l'hôte de l'empereur.

On attribua alors le cri à M. Floquet, un jeune avocat que cela — et autre chose — conduisit à la politique, et qui fut, depuis, préfet de la Seine, député, président de la Chambre, président du Conseil.

M. Floquet se défendit toujours, dans la suite, d'être l'auteur du cri injurieux. Mais voici un détail curieux. Un autre avocat, qui se trouvait également dans le groupe d'où le cri était parti, donnait du fait la version suivante :

— Floquet a bien dit « Vive la Pologne ! », mais c'est moi qui ai ajouté le « monsieur » qui a donné toute sa valeur à la manifestation.

Cet avocat se nommait Bocquet. M. Floquet l'attacha à ses bureaux quand il fut préfet de la Seine.

EN LIAISON

On dit que la musique adoucit les âmes. La musique, je ne sais : mais la guerre, assurément. Et le cinéma, probablement.

Croyez-vous, en effet, que l'on puisse assister chaque soir à des drames sans pareils, à des intrigues de police ou de trahison à donner la migraine, sans prendre l'habitude de voir des bandits partout, et de soupçonner à chaque pas la menace silencieuse, la main noire ou l'anneau mystérieux ?

Eh bien, oui, on le peut. Les spectateurs rentrent chez eux sans trouble. Ils n'examinent pas avec défiance le visage de leur femme de chambre, ni la manière dont elle ferme la porte en quittant la pièce, ou pose sur la table, au matin, le plateau du petit déjeuner. Loin qu'elle s'anime, leur imagination s'assoupit au contraire : car à force de suivre sur l'écran des péripéties effroyables, et si commodément présentées, elle ne peut s'empêcher de se dire : « Bah ! j'ai de l'expérience maintenant. Toute cette petite réalité qui m'entoure est simple. C'est plus louche que ça, un crime. Et un bandit a une figure de bandit : au cinéma, j'en ai vu. Mais dans ma vie de chaque jour, il est évident que je ne suis entouré que de braves gens. »

Un pareil raisonnement conduit à la mansuétude parfaite et à la bienveillance universelle. Le cinéma est apaisant.

La guerre aussi, et par une déduction analogue. L'on se trouve environné de circonstances si tragiques et de si effroyables événements ; il peut nous tomber à chaque instant sur la tête des tuiles tellement monumentales, que l'on pense : « Adieu, que pourrai-je, vis l'heure qui passe. Je veux que mon voisin soit charmant : il l'est. Vais-je me fâcher pour une question futile ? Non, j'en prends mon parti, ça m'est tellement égal !... »

La guerre massacre les hommes : mais combien elle les rend philosophes !

Elle les rend même « sur-philosophes », si l'on peut s'exprimer ainsi. C'était un spectacle bien édifiant que d'avoir passé sur le boulevard, ces jours derniers, à l'heure des journaux. Ce qui arrivait, vraiment, touchait au prodige : à chaque instant, c'était une compromission nouvelle, une révélation, une arrestation, une inculpation. Et pas pour des petits crimes de rien du tout, pas pour d'humbles faits divers, diable non !

Or, avez-vous observé les visages des citoyens ? Ceux-ci étouffaient-ils de rage, tremblaient-ils d'indignation, se frappaient-ils la poitrine, et passaient-ils dans leurs cheveux une main fébrile ?

Loin de là ! Ils méprisaient, tout bonnement. Ils avaient l'air de dire : « Peuh ! je ne suis pas surpris : il y a tant de canailles, et je sais si bien que pour de l'argent un coquin tuerait son père !... »

Amenant même le mépris à sa forme parfaite, plus d'un passant haussait les épaules, et souriait avec une ironie supérieure...

Supérieure, ou de fort mauvaise qualité, cependant, c'est une question. Entre le dernier mot de la philosophie et le premier degré de la mollesse, il y a si peu ! — MARCEL BOULENGER.

Le convive imprévu

A l'école de la rue Milton, une vieille dame vient apporter son carnet de pain.

Comment, lui dit-on, vous réclamez pour vous seule un kilo de pain par jour ? Mais, vous savez bien que la plus forte ration prévue pour une personne est de neuf cents grammes. Pourquoi réclamez-vous cent grammes de plus ?

Mais je ne suis pas seule, dit la dame. J'ai le ver solitaire. Voyez, je l'ai mis sur ma carte.

M. Long accordera-t-il à ce ver, qui n'est pas court, la ration demandée pour lui ? Ou bien la lui refusera-t-il, l'obligeant à se

nourrir aux dépens de son hôtesse ? Grave question !

Déjà, on a remarqué que dans le carnet de pain aucune ration n'était prévue pour le pauvre petit chienchen à sa mère. Mais, à la rigueur, les propriétaires de toutons, s'ils ne peuvent plus leur donner à manger, ont la suprême ressource de les manger eux-mêmes.

Cette solution n'est pas possible à la vieille dame de la rue Milton.

Que fera le ministre du Ravitaillement ?

Bobèche !

— Jamais, dit von Kühlmann, l'Allemagne ne rendra l'Alsace-Lorraine à la France.

Il est bon de remarquer, sans se livrer à aucune considération de haute politique, que von Kühlmann parle exactement comme le roi Bobèche, dans Barbe-Bleue, et que l'opérette, comme il arrive souvent, peut ici servir de modèle à la tragédie.

— Je demande la main de votre fille, dit Barbe-Bleue.

— Jamais ! dit le roi Bobèche.

— Jamais ? répète Barbe-Bleue avec ironie, puis, sur un signe affirmatif du roi, il se met en position et chante :

J'ai, pas bien loin dans la montagne,
Un petit gros de cavaliers,
Plus dix obusiers de campagne
Servis par mes fiers canonniers,
Force artilleries et troupes,
Que c'est comme un bouquet de fleurs !

A cette simple énumération, le roi Bobèche dit : « Causons », et donne la main de sa fille.

Les Alliés sont en train d'achever leur bouquet de fleurs irrésistible. La bataille des Flandres y ajoute quelques roses. Quand le bouquet sera suffisant, Bobèche-Kühlmann dira comme le roi : « Causons », et il rendra non seulement l'Alsace-Lorraine, mais encore la montre et les couverts.

Un petit effort, s. v. p.

Vous vous présentez dans un débit de tabac.

— Avez-vous des cigarettes « Grenade » ?

— Plus aucune cigarette française. Voulez-vous des cigarettes anglaises, italiennes, égyptiennes ?

Evidemment, il est agréable de pouvoir toujours fumer le tabac de nos alliés. Mais, si on préfère le goût du nôtre, on est un peu humilié de voir que la France n'arrive pas à assurer sa fabrication, tandis qu'ailleurs la production continue. On se met à avoir des pensées d'économiste et à se demander si, malgré les alliances, il ne vaudrait pas mieux éviter d'envoyer au dehors le prix de ces cigarettes. On se met aussi à avoir des pensées socialistes et à se dire :

— La fabrication des cigarettes est essentiellement un travail féminin. Il y a beaucoup de femmes qui sont privées de leur métier ordinaire. Si les ouvrières habituelles ne peuvent pas suffire à la demande, que ne fait-on appel à une main-d'œuvre supplémentaire ?

Remarque que le tabac est une de ces marchandises dont on peut toujours augmenter le prix ; les fumeurs réclament pour la forme, mais ils n'achètent pas une cigarette de moins.

Ils veulent bien payer, mais ils désiraient avoir les cigarettes de leur choix. Tant qu'on ne nous démontrera pas que la fabrication des cigarettes nuirait à la défense nationale, nous ne comprendrons pas que les débits de tabac manquent en général des produits français qu'on leur demande.

LE PONT DES ARTS

Eh bien ! Méhul aura décidément son centenaire. Le 17 courant, il y aura un gala à l'Opéra : on jouera un de ses opéras et le Chant du Départ.

Quand on pense que, malgré les efforts et les progrès du libéralisme, l'Europe entière était encore organisée à peu près suivant les dispositions et, ce qui est plus grave, dans l'esprit du congrès de Vienne, on sera peut-être curieux de connaître les dessous de ce congrès, dont le commandant M. H. Well a écrit l'histoire d'après les documents originaux des archives du ministère impérial et royal de l'Intérieur à Vienne.

Le prochain numéro de la Grande Revue est presque entièrement consacré aux questions de l'enseignement après la guerre. Le problème pédagogique est grave entre tous, en effet. Et il faut louer M. Max Fuchs d'avoir ici soutenu les droits éternels des « humanités classiques, vivifiées par de hardis et continus rapprochements avec la réalité contemporaine ».

C'est sans doute dans quelques jours que paraîtra le volume que M. Camille Mauclair vient d'écrire sur Baudelaire — l'homme, l'esthète, le poète — et dont la publication avait été très retardée. C'est une belle étude, et la première peut-être de cette importance.

LE VEILLEUR.

A QUOI ELLES REVENT!...

par Henry Fournier



— Que dansera-t-on après la guerre ?

LA SEMAINE ÉLÉGANTE

LA PETITE ROBE ASSORTIE A LA JAQUETTE OU AU MANTEAU RESTE LA BASE DU COSTUME AUSSI BIEN POUR LA TOILETTE SIMPLE QUE POUR LA TOILETTE HABILÉE

LES LAINAGES MARINE : GABARDINE, SERGE OU CACHEMIRE, FONT DES ROBES TRÈS PARISIENNES. LE VELOURS EST AUSSI TRÈS EMPLOYÉ SEUL OU AVEC UN AUTRE TISSU.



Robe de serge marine dont le devant et le dos sont formés de panneaux plissés. La ceinture, l'écharpe et les poignets sont faits d'un large galon mohair noir. L'écharpe est terminée par un motif de broderie chinoise.

Robe de molleton bleu marine encadrée d'une large bande de molleton cerise rayée de pigures et de straps marine. Des bandes de molleton cerise retiennent les devants. La même bande garnit les manches pagode.

LA ROBE d'une seule pièce fait, cette saison, une sérieuse concurrence au costume tailleur. Pour les jours froids on la complétera d'un vêtement assorti, mais elle est combinée de telle façon qu'il n'est nullement gênant, ainsi vêtue, de sortir en taille. Les tuniques longues, souvent d'une autre couleur et d'un autre tissu que la jupe, donnent, cette saison, la note caractéristique. On mélange non seulement les tissus différents, mais on rapproche aussi les coloris les plus tranchants. C'est ainsi qu'une tunique de gabardine noire sans manches laisse apercevoir une robe de velours sable, qu'une sorte de manteau de serge marine s'ouvre sur une robe de duvetine grise, qu'une longue blouse de cachemire rouille s'enlève sur une jupe de loutre et qu'une chemise de velours noir s'échancre sur un fourreau de satin blanc.

Les tissus écossais ou à carreaux se marient très heureusement aux tissus noirs; ils vont permettre aux femmes économes, voulant utiliser les robes de l'an passé, de les transformer, sans que cela ait le moins du monde l'air "raccourci". Ils serviront aussi à faire des cols et des écharpes qui, sur certains manteaux et certaines robes, remplaceront la fourrure.

La broderie reste la garniture préférée des robes de tous les genres. On préfère les broderies de perles ou de paillettes, les broderies de fil métallique ou de chenille serpentant en souples arabesques, aux motifs de soie ou de laine faisant de grosses taches.

Les galons larges ou étroits font leur réapparition. Très souvent ils sont rebrodés de la même teinte que la robe. Étroits, ils encadrent les jaquettes, s'échelonnent sur les jupes et encadrent des panneaux. Largés, ils forment tout le corsage ou tout au moins le devant et les manches. Ces galons sont tissés en soie artificielle, matière dont on tire un parti très heureux cette saison, notamment pour faire ce jersador à grosses mailles dont le succès a persisté bien au-delà de l'été. Mélangé à du velours, on en fait des tuniques très élégantes; seul, il est pratique et chic pour les blouses à glisser sous la jaquette.

Les garnitures de boutons sont aussi très en faveur. Sur certaines robes ils s'étendent du haut en bas. Quelques tuniques sombres fermées de côté par de gros boutons peuvent s'ouvrir en un seul revers de satin blanc ou de velours clair. Sur d'autres modèles, on voit des rangées doubles ou triples de boutons de tissu ou de cuir n'ayant pas plus d'un centimètre de diamètre et cousus si rapprochés qu'ils se touchent presque. Quelle décoration de boutons! Beaucoup de jais aussi, mais en plus petites perles rondes ou taillées, mais en cabochons carrés avec lesquels on fait des ceintures, des plaques de corsage et des bandeaux de chapeau. Cette garniture, d'aspect un peu barbare et dur, n'est pas sans chic. Elle complète admirablement les nombreuses robes faites de noir et blanc mélangés qu'on voit chez tous les couturiers.

JEANNE FARMANT.



Robe de velours bleu, garnie de renard gris. Le bas des manches est doublé de fourrure. Le corsage assez largement échancré est complété d'un collier de fourrure. Broderie et glands de perles grises.

Robe de satin tête de nègre dissimulée sous une tunique de drap rouille, brodée d'or vieilli et de bleu métallique. Le col châle et les parements des manches sont en satin tête de nègre.

LES THÉÂTRES

Il s'aperçut bientôt que de toutes ces colonnes lues, rien ne lui était entré dans la mémoire.

Sa vue était ailleurs, dans le petit appartement troublé des heures qui avaient suivi si peu de soirées purement heureuses, aux cailleries exquises...

Il se secoua, prit son chapeau, descendit, marcha vers le boulevard par les rues mornes d'être si peu éclairées, tous les cafés fermés, et rentra, éreinté, pour se jeter au lit, la bouche amère d'avoir brûlé cigarette sur cigarette...

Deux mois passèrent.

René travaillait avec acharnement. M. Decamp, son patron, était enchanté de lui. Mais, pour un peu, il l'aurait trouvé trop sérieux. Homme jovial, il aimait à sentir la jeunesse vivre gaiement autour de lui. Il mettait la gravité triste de son employé au compte de l'ébranlement qu'il avait dû ressentir lorsqu'il avait été frappé. Et les camarades, en prisant sa douceur, analysaient son caractère dans le même sens.

Un matin, tandis que René était sorti, Jane Sorgue vint elle-même au réassortiment. C'était la première fois. Le patron s'empessa, lui fit la vente, lui demandant si l'on pouvait la démarcher et proposa l'envoi de son placier. Elle accepta. La conversation avait pris un tour aimable. René rentra sur ces entrefaites.

— Tevez, dit Decamp, voici justement le placier que je vous destine, M. Lopard. Et il appela amicalement :

— Monsieur René?

— Monsieur.

Jane tressaillit à la voix. C'était celle d'Henri. Et quand René se retourna vers elle pour s'avancer, Jane eut la sensation que son "disparu" revenait et qu'elle ne s'était pas trompée en reconnaissant cet homme plusieurs fois rencontré déjà ou aperçu.

Elle voulut parler, mais son cœur battit. Un voile descendit sur ses yeux. Elle glissa à terre, évanouie. René était devenu très pâle.

Allait-il jeter le cri de reconnaissance?... Peut-être avait-elle changé?...

— Non, pensa-t-il énergiquement, un pli dur au front. J'aurai d'elle le meilleur : la vue et l'amitié. J'ai trop souffert injustement.

Et comme il ne bougeait pas, figé sur place :

— Eh bien ! eh bien ! disait M. Decamp, secouez-vous un peu, mon ami. Tapez-lui dans les mains. Ce n'est qu'une faiblesse. On ne dirait pas que vous en avez vu bien d'autres !... Elle en reviendra ! C'est une cliente pour vous.

Georges LOISEAU.

La documentation sur la guerre, la plus complète et la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à nos bureaux.

Opéra. — La direction des théâtres Royal de Madrid et Lycée de Barcelone tenant à ouvrir la grande saison d'hiver avec le concours d'artistes de l'Opéra, son représentant, l'impresario Castellano, s'est mis d'accord avec M. le sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts et avec M. Jacques Rouché, pour donner une série de représentations françaises en Espagne. A ces spectacles de propagande musicale nationale participeront en premier lieu Mmes Yvonne Gall et Jacqueline Royer, MM. Franz, Renaud, Couzinou, Huberty, Dubois et Narçon.

— Les répétitions des œuvres qui seront données dès la réouverture de l'Opéra ont commencé. Le grand interprète d'Henry VIII, l'illustre baryton M. Battistini, arrivera très prochainement à Paris, ainsi que le maestro Arturo Vigna, à qui a été confiée, comme déjà la saison dernière, la direction des œuvres italiennes.

Comédie-Française. — Aujourd'hui reprise de *Poliche*, la belle œuvre de M. Henry Bataille, qui n'a pas été représentée depuis quatre ans.

Odéon. — La matinée classique de jeudi prochain sera composée d'*Attila*, de Corneille, et des *Grâces de Saint-Foir*, avec

SOINS D'HYGIÈNE. — La Crème Simon à base de glycérine et d'amidon est le produit idéal pour la toilette : préparée avec le plus grand soin, elle ne contient que des matières premières irréprochables. Si vous en envoyez un tube à votre cher soldat, elle le débarrassera rapidement des boutons, rougeurs, gerçures ou crevasses occasionnées par le froid.

PLUS DE PERSONNES MAIGRES

Comment les personnes maigres peuvent acquiescer rapidement un embonpoint normal

Il y a beaucoup de gens maigres, surtout des femmes, qui désirent vivement augmenter leur poids et s'imaginent qu'ils peuvent y arriver par l'exercice physique ou par la suralimentation, mais une santé délicate et un petit appétit ne permettent pas l'emploi de ces méthodes. Cependant, en général, ces personnes ne peuvent devenir potelées et bien développées par ces moyens ; elles sont maigres et mal portantes parce qu'elles n'assimilent pas une proportion suffisante de la nourriture qu'elles absorbent. Nous leur conseillons vivement l'usage du Kassium, produit alimentaire extrêmement concentré, qui possède la propriété remarquable d'augmenter la puissance d'assimilation en nourrissant et en fortifiant les tissus nerveux. Procurez-vous simplement des tablettes de Kassium chez votre pharmacien et mangez une de ces tablettes avant chaque repas. Votre appétit s'améliorera rapidement, vous éprouverez l'agréable sensation d'une vitalité nouvelle, de l'entrain pour le travail et le plaisir, et votre poids augmentera avec une rapidité étonnante.

Avis aux dames. — Les dames maigres qui ne veulent pas augmenter leur buste ne doivent pas prendre de Kassium, car il développe généralement le buste de sept à dix centimètres en quelques semaines.

une musique inédite de Charles Cuvillier. La tragédie de Corneille n'avait pas été jouée depuis le grand siècle.

GAUMONT PALACE
AU PROGRAMME DU 12 AU 18 OCTOBRE 1917
Deux films d'actualité
HER DOKTOR
Comédie dramatique mettant en relief la fourberie boche, et
MARRAINES DE FRANCE, d'un charme bien français
LES ANNALES DE GUERRE, où figure l'entraînement de l'Armée américaine sur le front français.
A toutes les séances, un orchestre de 30 musiciens.
Représentations à 8 h. 15, sauf le lundi.
Matinées : samedis, dimanches, fêtes et jeudis, à 2 h. 15.

BA-TA-CLAN
Il faut avoir vu le triomphal succès
LA REVUE avec MISTINGUETT et CHEVALIER
DEMAIN MATINÉE

Aujourd'hui inauguration du CINÉ-OPÉRA
8, boulevard des Capucines
LE PLUS BEAU PROGRAMME
MADAME BUTTERFLY
LA COURSE AU COLLIER
L'Opéra-Journal et les Annales de la Guerre, etc.
DEMAIN MATINÉE et SOIRÉE
Séances continues à partir de 1 h. 1/2

NOUVEAU - CIRQUE
254, rue Saint-Honoré
Ce soir, à 8 h. 30, NOUVEAUX DÉBUTS
Demain, matinée et soirée
FORMIDABLE PROGRAMME

Ce soir :
Comédie-Française, 7 h. 45, *Poliche*.
Opéra-Comique, dem., 7 h. 45, *Aphrodite*.
Odéon, dem., 7 h. 45, *Affaire des Poisons*.
Bouffes-Parisiens, 8 h. 30, *l'illusionniste* (Sacha Guitry).

Variétés, 8 h. 45, *La Femme de son mari*.
Gymnase, 8 h. 30, *Petite Reine*.
Vaudville, 8 h. 15, *La Revue*.
Châtelet, 8 h., mardi, mercredi, jeudi, samedi, dimanche, 2 h., jeudi et dimanche, *Le Tour du monde en 80 jours*.
Palais-Royal, 8 h., *Madame et son filleul*.
Gaité-Lyrique, 8 h., *Ordre de l'Empereur*.
Trianon-Lyrique, 8 h., *les Mousquetaires au couvent*.

Ambigu, 8 h., *le Système D*.
Antoine, 7 h. 45, *le Marchand de Venise*.
Attnée, 8 h., *Mon œuvre*.
Grand-Guignol, 8 h. 30, *la Grande Epouvante*.
Michel, 8 h. 30, *Pas ça change...*.
Th. Réjane, 8 h. 30, *Une Revue chez Réjane*.
Renaissance, 8 h. 30, *Vous n'avez rien à déclarer?*
Sarah-Bernhardt, 8 h. 15, *Vautrin*.
Porte-Saint-Martin, 8 h. 15, *Montmartre*.
Cluny, 8 h. 15, *Chantecor*.
Edouard-VII, 8 h. 45, *le Feu du voisin*.
Scala, 8 h., *Occupe-toi d'Amélie*.
Ba-Ta-Clan, 8 h. 30, *la Revue avec Mistinguett et Chevalier*, Loc. Roquette-30-42.

Th. Caumartin, 25, rue Caumartin. Ce soir, 8 h. 30, *Come along!* revue franco-américaine.
Nouveau-Cirque, tous les soirs, sauf lundi, à 8 h. 30; matinées jeudis, samedis, dimanches et fêtes, à 2 h.

MUSIC-HALLS
Olympia, tous les soirs. Mat. vendredi et dim.

A la mémoire de Guynemer

La Chambre a fixé, hier, à mardi prochain, la discussion de la proposition de résolution de M. Lasies, tendant à faire placer au Panthéon une plaque destinée à perpétuer la mémoire du capitaine Guynemer.

Les autos atteignent des prix fantastiques

Au mois de mars 1916 paraissait un décret interdisant l'importation en France des voitures automobiles. Quelques jours après le décret était modifié; l'importation était de nouveau autorisée, moyennant certaines conditions à remplir, mais les droits d'entrée étaient majorés de 70 %. Depuis cette époque, surtout depuis l'entrée en guerre des États-Unis, le prix des automobiles n'a cessé d'augmenter dans des proportions considérables.

On nous citait, hier, le prix de 90.000 francs payé pour une « Rolls-Royce » luxueusement carrossée; les rarissimes voitures de cette marque sont offertes à 110.000 francs. Ces prix sont supérieurs de 125 0/0 à ceux payés avant la guerre.

Les voitures de marque française ont suivi semblable progression. Des modèles 1914 qui, au début des hostilités, étaient vendus couramment 9.000 francs sont offerts aujourd'hui à 18.000 francs; les grandes marques de la même époque atteignent aujourd'hui 40.000 et 60.000 francs. Il n'en reste qu'un petit nombre; encore quelques semaines et on n'en trouvera plus du tout.

On sait, en effet, que toute la fabrication française est réservée aux besoins de la défense nationale.

Le ministre du Commerce s'est ému de cette situation, surtout en ce qui concerne la construction des voitures industrielles : camions, fourgons de livraisons, etc... D'accord avec ses collègues de la Guerre et de l'Armement, il étudie en ce moment le moyen de réserver aux besoins privés une partie, qui sera évidemment très faible, de la fabrication.

En outre, pour rendre à l'usage civil une certaine quantité de véhicules, l'autorité militaire a décidé de mettre en vente les autos qu'elle a dû réformer. Ces voitures, au nombre d'une centaine, sont exposées depuis hier dans la cour du garage militaire de la rue des Sablons.

On y voit des châssis sans carrosserie, voiturettes, limousines, torpédos, camions, fourgons, omnibuses, de toutes puissances, de toutes formes et de toutes marques. Les prix fixés sont inscrits sur chaque auto. Ils varient de 8.000 à 15.000 francs.

Quelques-unes de ces voitures apparaissent criblées de balles. Une « Clément-Bayard » a particulièrement souffert.

Ce sont là des souvenirs de la guerre qui attireront sans nul doute les amateurs. Ce ne sont pas ces quelques centaines de châssis qui supplanteront la crise actuelle. Il est donc à souhaiter que le projet de M. Clément soit promptement réalisé. — E. CH.

Savonnerie MICHAUD PARIS

Voulez-vous avoir la main douce et blanche?
LE SAVON **ONCTUOSIS**
TRES PRATIQUE POUR LE BAIN
AFFINE ET EMBELLIT LA PEAU
En vente partout

Correspondance

Mme Madeleine de R. répondra à toutes les questions féminines qui lui seront posées. Tendre pour lettre personnelle.

Louise B. — Faites des lavages locaux avec la lotion suivante : borax en poudre 5 gr., eau distillée 75 gr., eau de Cologne 5 gr. et laissez sécher.

Line. — Faites-vous maigrir en prenant des « Pilules de Gigaretina » de Desvilles, pharmacien, 24, rue Etienne-Marcel, 12.50 le flac. fco, 7.50 le 1/2. Et prenez, même adresse, pour détruire votre duvet, « Titania », excel. produit, 3.60 fco.

S. T. 30. — On trouve dans le commerce des piles à bon marché qui conviennent à cet usage pourvu qu'elles ne soient pas trop fortes. Mais, pour plus de sûreté, confiez-vous au médecin, au moins une fois.

A L'OLIVIER ROMAIN. Huile d'Olive gar. pure : l'esagnon de 10 l. 38 fr.; extra-vierge, 40 fr. 50 contre remb. A. Carrier, 3, pass. Ribet, Tunis. Maa. France.

Mesdames !

Si vous souffrez d'affections abdominales ou d'obésité, portez la nouvelle *Ceinture-Maillet* du Dr Claran. Etab^l C.-A. Clavier, 234, Faubourg Saint-Martin, Paris. (A l'angle de la rue Lafayette et Métro : Louis-Blanc.) Applications tous les jours, de 9 h. à 7 h. Dames Spécialistes.

GOUTTES DES COLONIES DE CHANDRON
CONTRE
MAUVAISES DIGESTIONS, MAUX D'ESTOMAC, Diarrhée, Dysenterie, Vomissements, Cholérine
PUISSANT ANTISEPTIQUE DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN
DANS TOUTES LES PHARMACIES
VENTE EN GROS : 8, Rue Vivienne, Paris

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.
Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volmard.

ANNONCEURS !...

Vous êtes-vous aperçus de l'impulsion nouvelle donnée à ce journal? — **Profitez-en...**

EXCELSIOR**LA PUBLICITÉ**

ne crée pas le succès là où il n'y a pas d'éléments de succès. Elle ne fait qu'accélérer et augmenter le succès des produits qui en sont dignes.

M. MACHADO, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE PORTUGAISE, ARRIVE A VERDUN

LE CORTÈGE OFFICIEL ENTRANT DANS LA GLORIEUSE CITÉ MEUSIENNE QUI FUT DÉCORÉE DE L'ORDRE DE LA TOUR ET DE L'ÉPÉE
M. Bernardino Machado, président de la République portugaise, est depuis deux jours l'hôte de la France. En compagnie de M. Poincaré, il s'est rendu à Verdun qu'il a décoré, nous l'avons annoncé hier, de l'Ordre de la Tour et de l'Épée. Une cérémonie eut lieu devant la citadelle. Voici le cortège officiel. De gauche à droite : MM. Affonso Costa, président du Conseil portugais; Louis Barthou, Machado, Daeschner, ministre de France à Lisbonne; Poincaré, Soarès, ministre des Affaires étrangères du Portugal.

Poudre EPILATOIRE Rosée
L'ÉPILIA du Dr SHERLOCK
SPÉCIALE POUR PÉRIDERMES DÉLICATS
Une seule application détruit en quelques minutes
POILS et DUVETS du visage ou du corps. Rend la peau blanche et veloutée.
Flacon de 50 centimètres (timbres), Essai gratuit.
S. POITEVIN, 2, Pl. du 11e, Paris, France.

SAVON blanc Tire-Bouton, 100 gr. 240 fr., mandat d'avance. P. ROUBAUD FILS, fabricant de savon, MARSEILLE. Echantillon postal 10 kil., 25 fr. ou cont. remb. 29 fr.

VOIES URINAIRES
Maladies de la PEAU
Prostate, Avarie, Impuissance, Écoulements, Rétrécissements, Filaments, Mérieux, Perte, Éczéma, Démangeaisons, Gale, Dartres, etc.
Consultez les Docteurs Spécialistes de l'INSTITUT MILTON
Grand-Clinique universelle, lement connue pour la supériorité de ses traitements et la modicité de ses prix.
7 et 9, Cité Milton, ex-rue Martyrs Paris (9e)
606 pour hommes, 514 pour dames, 514
Traitements correspondants.

GLYCOMIEL
Gelée à base de Glycérine et de Miel anglais.
Souverain contre les rougeurs de la PEAU.
Tubes 0.90 et 1.50 francs. 37, F. Poissonnière, Paris.

SAVONS DE MARSEILLE
Savon "Le Plant", caisses de 50 et 100 kil.
Pour prix et conditions, écrire à la Savonnerie Provençale, Marseille-Saint-Just.

CHEMIN DE FER DU NORD
Depuis le lundi 8 octobre, le train desservant la section de Crépy-en-Valois à Soissons, partant de Paris à 6 h. 27, à son départ, repart à 9 h. 50, comme auparavant au 1er septembre dernier.

AUX CONSOMMATEURS DE PHOSCAO

La réglementation destinée à assurer à la population une répartition équitable du sucre a eu pour effet de diminuer considérablement les approvisionnements mis à la disposition des industries alimentaires; c'est ce qui explique la pénurie des boîtes de Phoscao dont nous sommes obligés, depuis plusieurs mois, de restreindre la fabrication. Pour remédier à cette situation, nous avons décidé de mettre également à la disposition du public des boîtes de Phoscao sans sucre, laissant aux consommateurs le soin de sucrer à leur convenance, chose aisée à présent depuis l'institution de la carte de sucre.

Aucune autre modification n'a, bien entendu, été apportée à la composition et à la fabrication du Phoscao qui contient toujours la même proportion des principes nutritifs, fortifiants et reconstituants qui lui ont assuré un succès mondial.

Administration : 9, rue Frédéric-Bastiat, PARIS

Nos boîtes de Phoscao sans sucre renferment la même quantité de marchandise que les autres boîtes, le sucre manquant étant remplacé par du Phoscao pur; par conséquent la dose de Phoscao sans sucre à employer par déjeuner doit être moitié moindre que la dose de Phoscao sucré (une cuillerée à café au lieu d'une cuillerée à bouche); c'est-à-dire qu'avec une boîte de Phoscao sans sucre on fera 32 déjeuners, soit un plus grand nombre de déjeuners qu'avec deux boîtes de Phoscao sucré.

Deux boîtes de Phoscao sucré, faisant 32 déjeuners, sont vendues : 2x2 fr. 65 = 5 fr. 30; la boîte de Phoscao sans sucre, contenant les doses pour 32 déjeuners, est vendue 4 fr. 80; la différence entre 4 fr. 80 et 5 fr. 30 représente largement le prix du sucre pour 32 repas.

Pilules Orientales

Développement, Fermeté, Reconstitution du Buste chez la Femme.
Le flacon avec notice 7 fr. 50 franco. — J. RATIE, Ph^m, 45, Rue de l'Ecliquier, Paris.

PRÉSERVEZ-VOUS, SOIGNEZ-VOUS
en respirant les émanations antiseptiques des
PASTILLES VALDA
qui agissent directement, par inhalation sur les
VOIES RESPIRATOIRES.
Rhumes, Maux de gorge, Bronchites, Grippe, etc., sont toujours énergiquement combattus par leur antiseptie volatile.
Ayez toujours sous la main UNE BOÎTE de
PASTILLES VALDA
VÉRITABLES
PROCUREZ-VOUS-EN DE SUITE
mais REFUSEZ IMPITOYABLEMENT les pastilles
qui vous seraient proposées au détail pour
quelques sous. Ce sont toujours des imitations.
VOUS NE SEREZ CERTAINS D'AVOIR LES
Véritables Pastilles VALDA
que si vous les achetez en BOÎTES de 1.75
portant le NOM
VALDA

Pour la Femme

Toute femme qui souffre d'un trouble quelconque de la Menstruation, Règles irrégulières ou douloureuses, en avance ou en retard, Maladies intérieures, Métrite, Fibrome, Salpingite, Ovarite, guérira sûrement, sans qu'il soit besoin de recourir à une opération, rien qu'en faisant usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY
uniquement composée de plantes inoffensives jouissant de propriétés spéciales qui ont été étudiées et expérimentées pendant de longues années.

La Jouvence de l'Abbé SOURY est faite expressément pour guérir toutes les maladies de la Femme. Elle les guérit bien parce qu'elle débarrasse l'intérieur de tous les éléments nuisibles; elle fait circuler le sang, décongestionne les organes en même temps qu'elle les cicatrise.

La Jouvence de l'Abbé SOURY ne peut jamais être nuisible, et toute personne qui souffre d'une mauvaise circulation du sang, soit Varices, Phlébites, Hémorroïdes, soit de l'Estomac ou des Nerfs, chaleurs, Vapeurs, Etouffements, soit malaises du RETOUR D'ÂGE, doit, sans tarder, employer la Jouvence de l'Abbé SOURY en toute confiance, car elle guérit tous les jours des milliers de désespérées.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes les Pharmacies : le flacon, 4 fr. 25; franco gare, 4 fr. 85. Les quatre flacons, 17 fr. franco contre mandat-poste adressé à la Pharmacie MAG. DUMONTIER, à Rouen.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.

Bien exiger la Véritable JOUVENCE DE L'ABBÉ SOURY avec la signature MAG. DUMONTIER.

(Notice contenant renseignements gratuits.) 250